

Mémoires et observations de médecine. Première partie. Contenant deux mémoires sur les fièvres aiguës / [Charles Le Roy].

Contributors

Le Roy, Charles, 1726-1779.

Publication/Creation

Montpellier : A.F. Rochard, 1766.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/kp2x33xn>

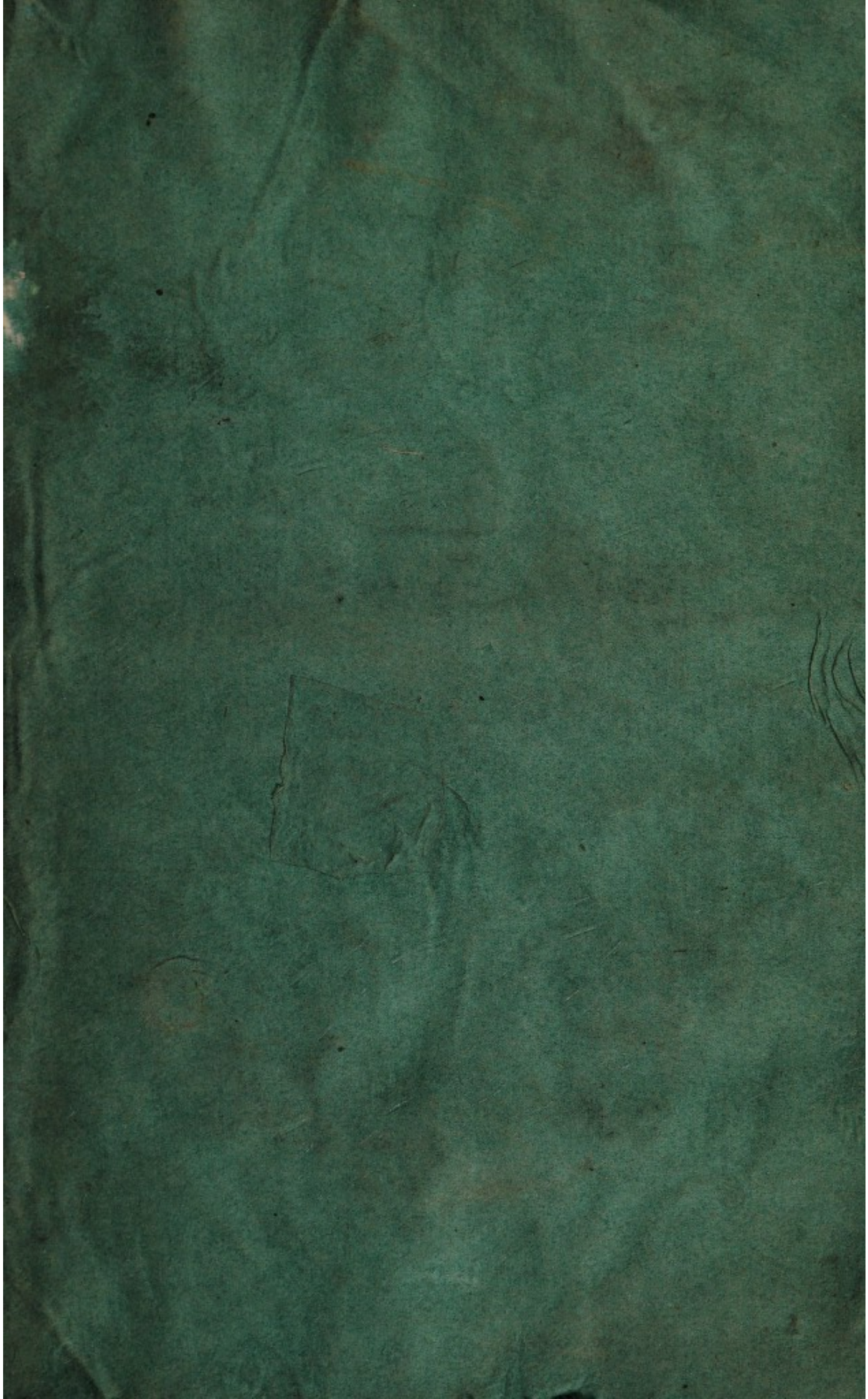
License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>



33187/8

F. III

18/e

2 vol
ES

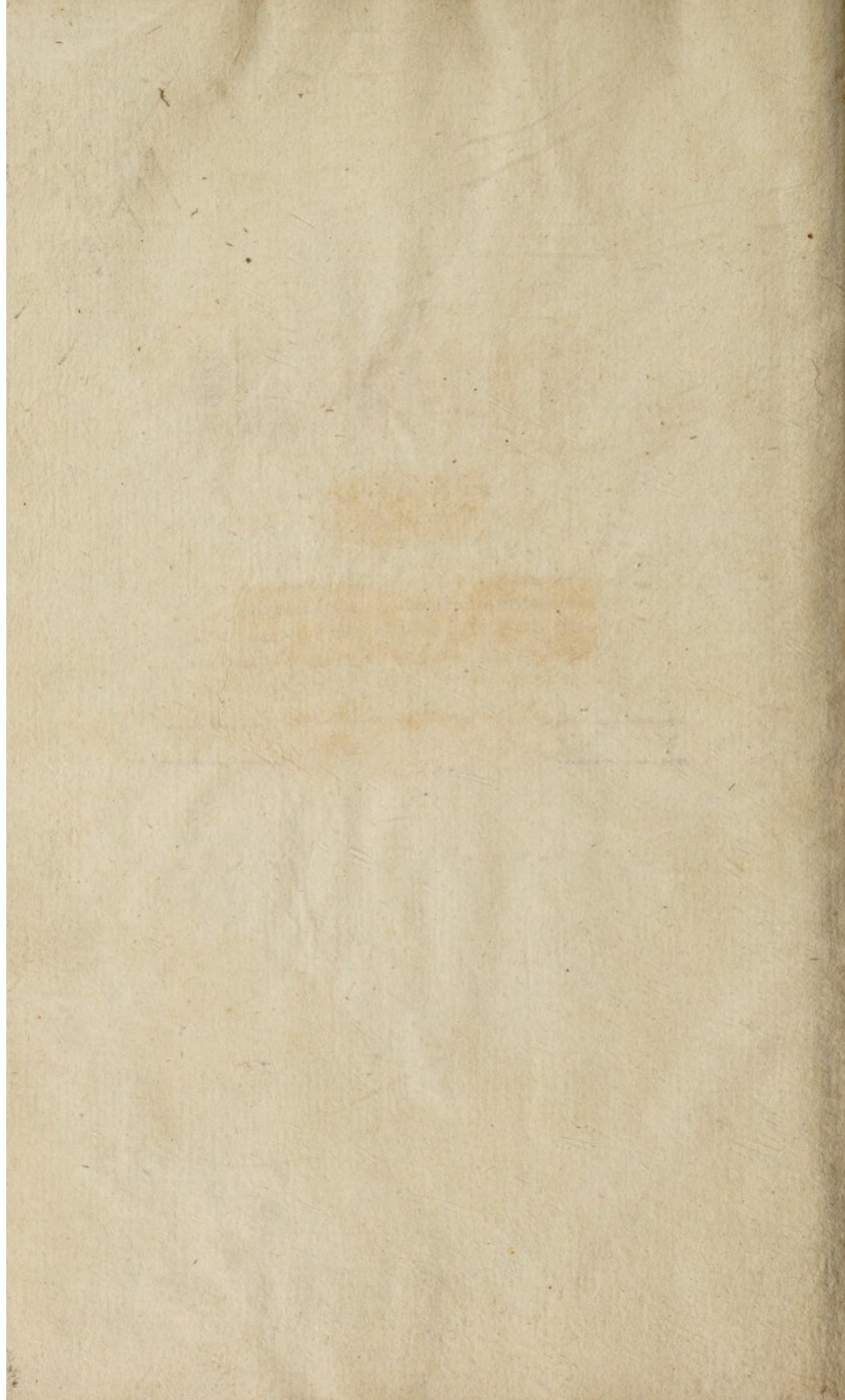
MÉLANGES

DE

MÉDECINE

Première Partie.

Barral
28/III/28
50 fr
2 parts



MÉMOIRES
ET
OBSERVATIONS
DE MÉDECINE.

PREMIERE PARTIE.

*CONTENANT deux Mémoires sur les fièvres
Charles aiguës.*

Par Mr. LE ROY, l'un des Professeurs du
Ludovicée de Médecine.



A MONTPELLIER,

De l'Imprimerie d'AUGUSTIN-FRANÇOIS ROCHARD,
seul Imprimeur du Roi.

M. DCC. LXVI.



P R É F A C E.

N O S Bibliothèques sont pleines de Traités complets de Médecine pratique , & nous n'avons en comparaison qu'un petit nombre de Mémoires qui concernent cet objet : car nous ne regardons pas sur ce pied une infinité de Thèses & de Dissertations purement compilées. Il n'est pas douteux que ces Traités qui embrassent la Médecine pratique toute entière , ou en grande partie , n'aient quelques avantages ; mais aussi faut-il convenir que cette manière de travailler pour le public est sujette à de grands inconvéniens. Quelque versé que soit un Auteur dans la pratique , il est impossible qu'il ait des vûes , des observations particulières sur toutes ses parties. Ces Traités ne sont donc qu'une compilation plus ou moins judicieuse , dans laquelle sont confondues 1^o. Des assertions uniquement fondées sur l'autorité des Auteurs copiés ou imités. 2^o. Des observations confirmatives de celles qui avoient été faites auparavant. 3^o. Enfin des observations particulières à l'Auteur. Il est certain que ce mélange confus d'assertions de valeurs si différentes , tourne entièrement

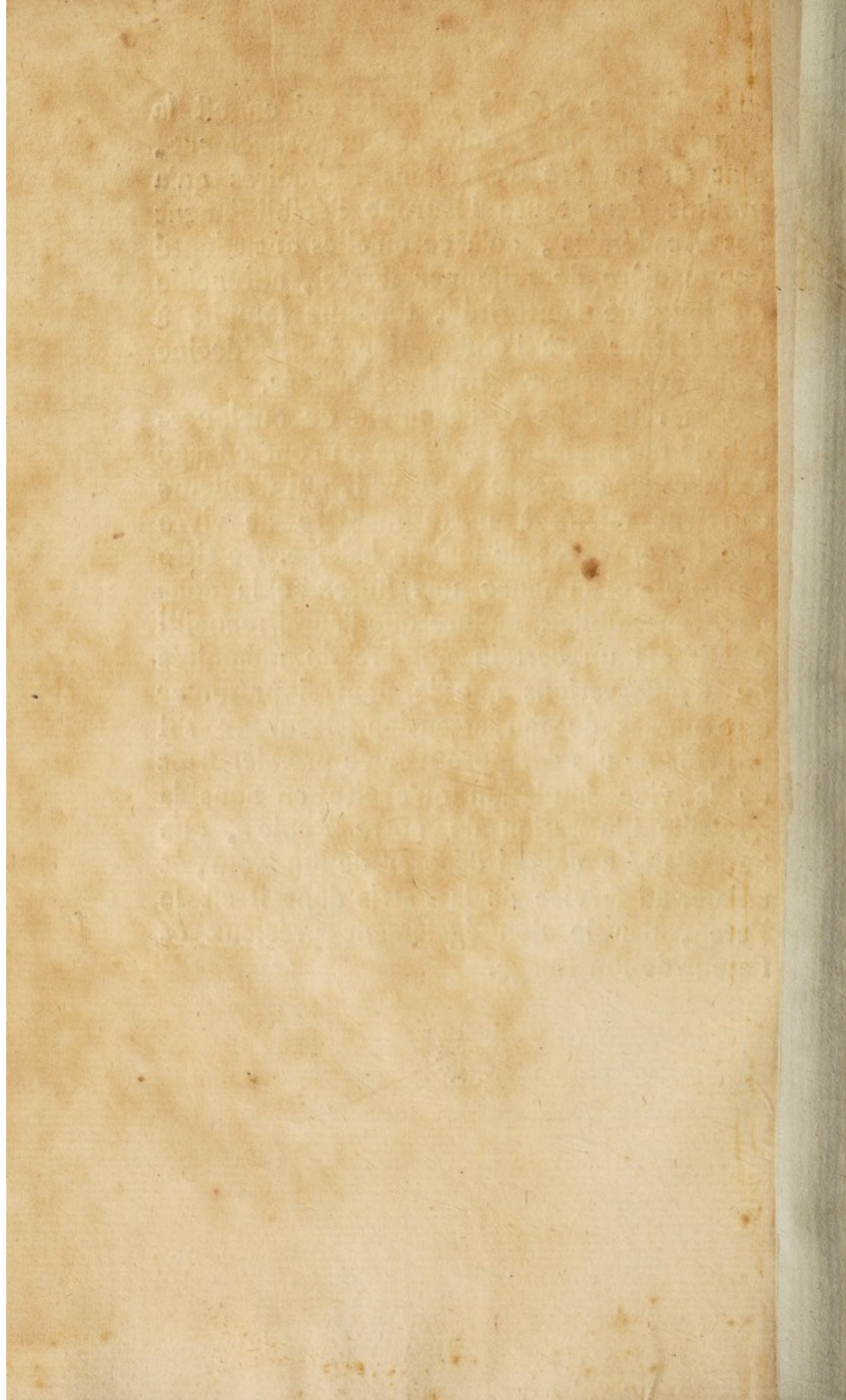
au préjudice de l'art. Les vûes & observations propres à l'Auteur , noïées pour ainsi dire dans ce qui n'est que compilé , ne font pas sur l'esprit du lecteur le même effet que si elles étoient isolées ; tandis qu'au contraire des assertions purement compilées , qui , à remonter à leur origine , se trouvent souvent n'être fondées que sur les idées systématiques d'un seul Auteur , à force d'être copiées & répétées , acquièrent tous les jours plus d'autorité. C'est ainsi que les progrès de la vérité ont été rallentis de tout tems. C'est ainsi que les erreurs se perpétuent , & même à la longue deviennent pour ainsi dire sacrées.

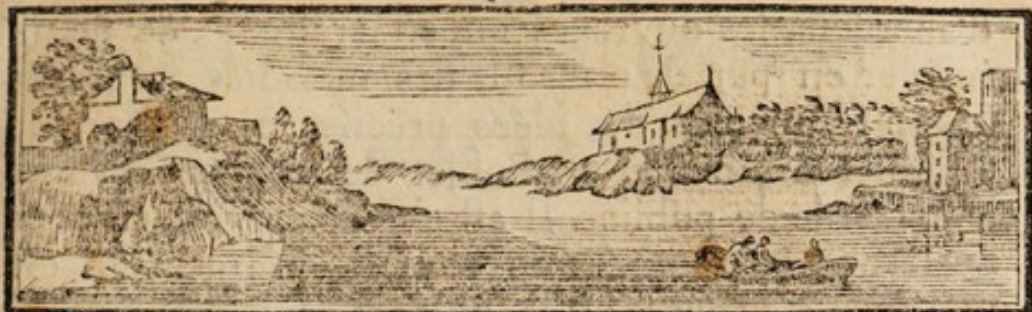
De semblables idées m'ont souvent fait souhaiter pour l'avancement de la Médecine , que sans exclure entièrement les Traités complets de pratique , on en fit beaucoup moins , & que les Praticiens se contentassent de donner des Mémoires qui eussent pour objet , soit de déraciner les préjugés nombreux dans lesquels nous vivons , soit de faire part au Public de leurs observations particulières sur l'usage méthodique des remèdes , & sur la nature , les signes & le traitement de telle ou telle maladie. La Médecine peut être comparée sous beaucoup de rapports à la Physique. Les progrès rapides qu'a faits celle-ci dans ces derniers tems , nous invitent manifestement à suivre cette route. Il est évident que

cette science , & la Chymie qui en est la principale branche , doivent leur avancement , tant au nombre d'excellens Mémoires qu'a produit dans toute l'Europe l'établissement des Académies , qu'à ce qu'elles ont adopté une manière de raisonner serrée , affranchie du joug de l'autorité , toujours soumise à l'expérience & à l'observation. La Médecine doit s'avancer par les mêmes moïens.

Ces réflexions & l'exemple de quelques-uns de nos meilleurs Auteurs , m'ont engagé à embrasser ce genre de travail , qui d'ailleurs convient mieux à notre manière de vivre que les ouvrages de longue haleine. Le titre de celui-ci annonce une suite. Je la donnerai au Public à mesure que j'aurai recueilli & disposé un certain nombre de mémoires ou d'observations que je pourrai présumer être dignes de son attention. Heureux s'il pouvoit ne pas désapprouver ce premier fruit de la vive émulation qu'excite en nous la nouvelle illustration de notre École , que Sa Majesté a daigné décorer de son Nom , & animer au service de la Patrie dont il est le Pere , par le don également précieux & flatteur de son Image.







MÉMOIRES

SUR LES FIÈVRES AIGÜES.



ORSQUE je me suis appliqué sérieusement à la Pratique de la Médecine, j'avoue que les fièvres aiguës m'ont beaucoup plus embarrassé que les autres maladies. Je ne sçavois comment concilier les dissentions des Auteurs, je ne dis pas sur les causes, matière éternelle de spéculations hypothétiques & de disputes, mais même sur la distribution & la description de ces fièvres. D'un autre côté l'extrême variété de leurs symptômes m'offroit une espèce de labyrinthe dans lequel il me sembloit impossible de me frayer une route à l'aide seule de mes propres observations. J'ai demeuré plusieurs années dans cette perplexité. Enfin à force d'observer, d'étudier, de réfléchir sur cet objet, je me suis crû en état de faire connoître avec évidence les causes qui ont retardé les progrès de l'art dans cette partie. Je me suis même flaté de pouvoir contribuer un peu à l'avancement de nos connoissances sur cette matière, & en particulier de mettre les jeunes Médecins en état

d'apprécier les ouvrages qui en traitent , & de se former en peu de tems sur des maladies si graves & si fréquentes des idées précises & conformes à l'observation. Tel est l'objet des recherches que je hazarde de publier. Il est aisé de prévoir qu'elles ne seront pas goûtées de tout le monde. On est mal reçu à proposer à la plûpart des hommes de revenir à l'examen d'opinions qui semblent consacrées par leur ancienneté. Mais j'espère que les bons esprits me sçauront gré de l'avoir fait , & que les Praticiens trouveront mes observations d'accord avec l'expérience. Je renfermerai dans deux Mémoires tout ce que j'ai à dire sur ce sujet. Le premier contiendra un essai de description des fièvres aiguës. Dans le second je rendrai compte des observations que j'ai faites sur les différentes divisions, descriptions & dénominations des mêmes fièvres qui ont été en usage, ou qui le sont encore aujourd'hui. Quoique la Rougeole, la Petite-vérole, la Pleurésie & quelques autres maladies de cette espèce aient un rapport immédiat avec les fièvres aiguës, néanmoins elles n'entrent pas dans le plan de ces Mémoires. L'évidence & la constance de leurs signes les a mises, pour ainsi dire, de même que les fièvres intermittentes, à l'abri des équivoques, de la confusion, des contradictions mêmes qui se sont glissées dans la description des fièvres continues aiguës, qu'on appelle ordinairement *essentiels*, & qui seules font le sujet de ces recherches.



PREMIER MÉMOIRE

Contenant un essai de description des fièvres aiguës.

CE Mémoire sera partagé en trois Sections. Dans la première je donnerai la description des fièvres aiguës sporadiques telles qu'on les observe dans ce pays-ci. La seconde contiendra des observations sur les différences remarquables qui se trouvent entre les fièvres aiguës sporadiques de différens pays. Enfin dans la troisième je parlerai des fièvres aiguës épidémiques.

SECTION PREMIERE

Contenant la description des fièvres aiguës sporadiques telles qu'on les observe dans ce pays-ci.

JE comprends sous le nom de fièvres aiguës, toutes celles qui ont une marche vive, & qui se terminent dans les bornes des maladies aiguës. Je les divise en bénignes & malignes. J'appelle bénignes celles qui ne mettent point le malade en danger de perdre la vie. J'appelle malignes celles qui sont dangereuses, souvent mortelles. Je demande pour ce moment qu'on me passe cette division des fièvres aiguës. Je tâcherai d'en faire voir dans la suite la justesse & l'utilité. Je ferai voir en particulier que quoique cette division ne soit

pas adoptée dans les Livres, elle est du moins suivie par le général des Praticiens, sur-tout en France. On doit bien sentir que je ne comprends pas dans le nombre des fièvres aiguës, l'éphémère simple & prolongée, ni la fièvre de lait éphémère, ni la fièvre de rhume & de fluxion. J'ai inféré dans la Note (a), le peu de remarques que j'ai à faire sur ces

(a) Je remarque au sujet de la fièvre éphémère, que les personnes qui ayant des calculs dans l'urètre, pissent mal; & celles qui ayant quelque suppuration intérieure, n'ont cependant pas de fièvre lente; que ces personnes, dis-je, sont sujettes à une espèce de fièvre éphémère périodique qui commence par un frisson, & revient après quinze, vingt, trente jours d'intervalle. Cette espèce d'éphémère ne doit point être confondue avec l'ordinaire. Elle indique une mauvaise disposition du sujet, & elle est pour l'ordinaire tôt ou tard suivie de maladies très fâcheuses, & qui enfin font périr le malade... On ne doit pas confondre *notre fièvre de rhume* avec la fièvre *catarrhale bénigne* des Allemands. J'appelle fièvre de rhume, cette fièvre légère qui dure un, deux, trois jours au début d'un rhume, & qui se fait sentir principalement le soir & dans la nuit avec de fréquens éternuements, quelquefois de légers frissons, l'enclenchement, pesanteur & mal de tête, sur tout le soir, & lassitudes spontanées. Cette fièvre est commune ici comme ailleurs; ce qu'on ne peut pas dire de la catarrhale bénigne, telle qu'elle est décrite dans Hoffman, & chez les meilleurs Auteurs du même Pais... J'appelle fièvre de fluxion, celle qui accompagne les douleurs de fluxion qui se font sentir sur un côté des gencives, & s'étendent même quelquefois sur tout un côté de la tête. Cette fièvre est marquée par de légers frissons qui reviennent souvent dans la journée. Elle se termine le deuxième, le troisième jour, sur-tout si, par des boillons tièdes & les autres moyens, on a soin d'entretenir une transpiration abondante. On sait qu'à la suite de cette fièvre & de ces douleurs de fluxion, il arrive souvent que la joue du même côté s'enfle, que même quelquefois il se fait un petit abcès à la gencive... La fièvre éphémère de lait se prolonge quelquefois au-delà du terme ordinaire, jusqu'au douzième, quatorzième jour, & même au-delà, mais sans être accompagnée des accidens qui caractérisent la *fièvre de lait maligne* dont nous parlerons dans la suite. Je l'appelle dans ce cas *fièvre de lait aiguë simple ou bénigne*. J'en dis un mot page 37.

fortes de fièvres que leur marche exempte de toute apparence de danger, & leur prompte & heureuse terminaison, excluent du nombre des fièvres aiguës.

Les principales espèces de fièvres continues aiguës bénignes qu'on observe dans ce pays-ci, se réduisent aux suivantes, savoir la fièvre continue bénigne proprement dite, la fièvre quotidienne intermittente dégénérée en continue, la fièvre tierce dégénérée en continue (a), & enfin la fièvre continue qui est accompagnée d'éréfipele à la face. Je vais donner une description abrégée de ces quatre espèces de fièvres.

*f. cont-aig-bén.
observées ici.*

J'appelle *continue bénigne* une espèce de fièvre aiguë sporadique qu'on observe fréquemment dans ce pays-ci. Les symptômes principaux de cette fièvre sont le mal de tête qu'on rapporte ordinairement au front, plus de chaleur à l'habitude du corps que dans l'état naturel, le pouls fréquent, la langue chargée, quelquefois des envies de vomir, sur-tout au commencement. Assez souvent un délire léger lorsque le malade est, pour ainsi dire, dans un état moien entre le sommeil & la veille; délire qui finit sitôt qu'on l'éveille. Si cette fièvre est compliquée de vers, ils occasionnent quelquefois des nausées, des défaillances, des anxiétés s'ils sont dans l'estomac: un sentiment de quelque chose

1. Continue-bénig

Sympt.

Complication de v.

(a) J'appelle dans la suite cette espèce de fièvre *tierce automnale dégénérée*, parce qu'on ne voit pas ici, comme dans quelques autres pays, que les tierces intermittentes du printemps, prennent le type de continues. Pour l'ordinaire on commence à voir de ces fièvres au mois d'Août, certaines années plutôt & au commencement, d'autres plus tard & vers la fin du même mois. Elles s'étendent ensuite jusques vers la fin d'Octobre, inclinant de plus en plus à prendre le type intermittent, & débutant plus rarement sous celui de continues.

ob

qui monte au gosier , le resserre & menace d'étouffer le malade , s'ils montent dans l'œsophage. Enfin des piqûres dans les entrailles , des douleurs de coliques , quelquefois même de fausses douleurs de pleurésie , lorsqu'ils piquent les intestins. D'ailleurs on n'observe dans cette fièvre , ni grand & subit abbattement de forces , ni vomissement opiniâtre , ni délire furieux &c. En un mot , aucun de ces symptômes qui caractérisent les fièvres dangereuses & meurtrières , & dont nous aurons occasion de parler dans la suite. Dans la fièvre dont il est ici question , le pouls est ordinairement égal , souple , développé. Lorsqu'elle est compliquée de vers , qui rampant dans l'estomac ou le piquant , produisent les accidens que nous venons de décrire , pour lors le pouls est souvent dérangé : il devient inégal , foible. Mais dans ce cas cette affection du pouls est passagère : Elle n'est pas constante comme dans les fièvres malignes dans lesquelles on l'observe.

La marche de cette fièvre n'est pas toujours la même. Quelquefois elle n'a point de redoublemens sensibles. Le plus souvent elle en a , soit en quotidienne , soit en tierce. Elle débute quelquefois par un frisson , mais ensuite l'entrée des redoublemens n'est annoncée que par un refroidissement des extrémités , quelques bâillemens ; quelquefois par une quinte de toux , enfin d'autres fois par une grande soif. Les redoublemens ne se font guère remarquer que par l'augmentation de la fréquence , de la force & de l'élevation du pouls , de la chaleur , de l'inquiétude , du mal de tête , de la soif , sans faire naître des symptômes plus graves tels que ceux qu'amènent souvent les redoublemens des fièvres malignes. Lorsque la fièvre conti-

nue bénigne tend à sa fin (elle s'étend rarement au-delà du quatorzième jour; souvent elle se termine plutôt,) la langue se dépouille successivement de la croûte blanche qui l'enduit d'ordinaire dans cette espèce de fièvre. Elle s'humecte d'avantage ainsi que tout l'intérieur de la bouche. Les urines deviennent naturelles, (elles sont souvent crues pendant le cours de cette fièvre) quelquefois aussi elles déposent un sédiment épais, d'un blanc rougeâtre. Le ventre s'ouvre naturellement, ou du moins les purgatifs si l'on en donne vers la fin de cette fièvre, produisent des selles plus copieuses, plus épaisses & qui soulagent infiniment d'avantage que les mêmes remèdes donnés vers le milieu de la maladie. Il m'a paru en général que les deux évacuations dont je viens de parler terminoient bien plus souvent cette fièvre que les sueurs. Au reste cette terminaison est ordinairement fort tranquille. On ne voit point ici de ces troubles, de ces symptômes inquiétans qui accompagnent les crises proprement dites. Cette espèce de fièvre est le triomphe des Médecins, qui soit par charlatanerie, soit à raison du peu de lumières qu'ils ont sur les différences des maladies, se flatent presque toujours d'avoir sauvé de la mort les malades qui confiés à leurs soins se sont tirés d'affaires.

J'appelle *fièvres intermittentes dégénérées* les fièvres aiguës qui, quoique continues, ne sont dans le fonds que des fièvres intermittentes masquées & qui se terminent souvent en de telles fièvres. La fièvre quotidienne & la fièvre tierce m'ont paru produire ici de semblables fièvres. Les accès de la fièvre quotidienne s'étendent quelquefois au point de se toucher, & pour lors ils produisent une

*evacuations
critiques -
urines*

*év. alvines, vers
la fin.*

2^e. F. inter. dégénérée

espèce de fièvre continue particulière. Cette fièvre est rare; elle suit le caractère de la fièvre quotidienne intermittente. La fièvre ni les symptômes n'ont rien de vif ni de fâcheux, mais elle est opiniâtre. Elle s'étend souvent au quarantième, au cinquantième jour. Pour la marche elle a du rapport avec les fièvres lentes qui ont des redoublemens quotidiens précédés de *frisson*. Elle a aussi quelque rapport avec la fièvre quotidienne scorbutique, dont nous aurons occasion de parler ailleurs. Mais un examen attentif de tous les symptômes, fera aisément distinguer la fièvre quotidienne dégénérée, des deux espèces de fièvres dont nous venons de parler.

3 La fièvre tierce *autumnales* dégénère aussi, mais bien plus souvent, en une fièvre continue dont la marche est vive & très-différente de celle de la quotidienne dégénérée. Cette seconde espèce de fièvre intermittente dégénérée s'observe plus fréquemment les années où les fièvres intermittentes sont plus communes qu'à l'ordinaire. Ses redoublemens varient pour le type. Pour l'ordinaire ils marchent en tierce ou double tierce; quelquefois en hémitritée (a), & chaque redoublement est précédé de frisson; ce qui, dans l'usage, m'a paru, comme à nos meilleurs Auteurs, être le signe principal qui caractérise ces sortes de fièvres, & le

(a) Comme tous les Auteurs ne sont pas d'accord sur le type de l'hémitritée, je crois qu'il est bon de déclarer que je donne ce nom aux fièvres qui ont des redoublemens marqués en double tierce, tels, qu'un jour il n'y a qu'un redoublement, & l'autre jour il y en a deux. Chaque redoublement marqué par un *frisson* avec tremblement.

le seul sur lequel on puisse bien compter.

Les redoublemens très-forts présentent ces sortes de fièvres sous l'aspect de fièvres graves & dangereuses. Elles ne le sont cependant pas pour l'ordinaire. Depuis quelques années j'en ai observé un bon nombre avec attention, & je n'ai point vu que les malades en mourussent. Leur terminaison ordinaire est telle, qu'après huit, dix, douze jours, elles cessent au moyen des remèdes généraux d'être continues, & se changent en intermittentes tierces qui ensuite dégénèrent quelquefois en quarts, & qui résistent plus ou moins, suivant les remèdes plus ou moins convenables qu'on emploie pour les combattre.

Les fièvres tierces automnales, tant intermittentes que dégénérées en continues, sont ici ordinairement bénignes, comme nous venons de le dire. Il arrive néanmoins certaines années, comme nous l'avons éprouvé l'Automne dernière, que la constitution de l'air qui produit ces sortes de fièvres, étant pour ainsi dire renforcée, elles deviennent beaucoup plus fâcheuses; les accès de celles qui restent intermittentes, & les redoublemens de celles qui sont dégénérées en continues, étant accompagnés, soit d'assoupissement, soit d'anxiété, de cardialgie, de cholera morbus, ou d'autres symptômes qui font craindre avec raison pour la vie des malades. Mais malgré cela on peut dire que même dans une telle constitution ces fièvres sont en général plus effrayantes que meurtrières. Le quinquina administré à temps, méthodiquement & à haute dose, y réussit également, soit qu'elles soient véritablement intermittentes, soit qu'elles soient dégénérées en continues: pourvu néanmoins que prenant le caractère de véritables

fièvres malignes, elles ne perdent pas le signe principal des intermittentes dégénérées en continues, dont nous avons parlé tout à l'heure. L'observation exacte de ces sortes de fièvres & leur traitement méthodique, doivent sans doute être mis au rang des travaux utiles de la Médecine moderne (a). Observons encore au sujet des fièvres tierces autumnales, tant intermittentes que dégénérées en continues, que les années qu'elles sont ici plus fâcheuses que de coutume, elles y sont aussi épidémiques d'une manière plus ou moins marquée: car c'est une chose d'observation, que les influences générales, qui font changer le caractère des maladies sporadiques & les rendent plus fâcheuses que de coutume, les rendent en même-tems beaucoup plus communes, du moins c'est l'ordinaire.

*érifipele, est une
non sympt.*

Ce seroit bien peu connoître la nature de la maladie qu'on appelle communément l'érifipele de la face, que d'y considérer l'érifipele comme l'affection primitive & la fièvre comme accessoire ou symptomatique. C'est précisément le contraire. Cette maladie n'est autre chose qu'une fièvre éruptive, dont la crise plus ou moins parfaite se fait par le dépôt de l'humeur qui l'excite sur les tégumens de la face, de la tête & du col. Et cette considération me fait penser que cette érifipele doit occuper un article dans la description des fièvres aiguës sporadiques de cette Province, & de beaucoup d'autres où elle s'observe également, d'autant plus que des étrangers de la plus grande réputation n'en disent rien dans leurs écrits, & qu'on trouve même dans Hoffman un chapitre sur la fièvre

(a) Voyés à ce sujet principalement Torti Therapeut spec. febr. Werloof. obs. de febr. & le Traité de reconditâ febr. tum remitt. tum inter. naturâ.

érésipélateuse très-capable d'induire en erreur sur la maladie dont il est ici question les jeunes Médecins qui le prendroient pour guide. J'observe donc en peu de mots que *l'érésipele de la face* a coutume de débiter par un frisson, après lequel il s'allume une fièvre vive. Que dans le commencement le malade est tourmenté pour l'ordinaire de maux de cœur, d'envie de vomir; qu'il vomit même quelquefois des matieres bilieuses, & que dans ce point de la maladie les émétiques sont ordinairement fort utiles. Que le deuxième jour ou à la fin du premier, quelquefois même dès le début, il se déclare une rougeur avec enflure luisante dans quelque partie du nez, d'où semble partir l'enflure érésipélateuse pour s'étendre sur la face, une partie du col, les oreilles, souvent même sur le cuir chevelu: que cette tumeur achève de s'étendre & parvient à son plus haut degré dans l'espace de trois, quatre jours; que cette tumeur étant formée, pour l'ordinaire la fièvre & les accidens diminuent beaucoup & même cessent quelquefois entièrement; qu'ensuite cette tumeur se dissipe peu à peu, & qu'à la fin l'épiderme de la partie affectée tombe en écailles; que cette maladie est bénigne; que les personnes qui l'ont eue une fois sont sujettes à y retomber dans les suites; qu'on doit bien distinguer la maladie dont il s'agit ici de certaines érésipeles aux jambes compliquées de fièvre aiguë qu'on observe sur-tout chez les personnes avancées en âge & cacochymes; érésipeles qui font souvent des escharres gangreneuses, & produisent de fâcheuses suppurations.

érésipele aux jambes.

Les symptomes qui, familiers aux fièvres malignes, servent à les distinguer des fièvres aiguës bénignes, sont principalement ceux-ci; sçavoir,

*caractères des fièvres
malignes.*

l'abbattement extraordinaire des forces, la foiblesse & l'inégalité du pouls (a), les nausées, le vomissement opiniâtre, le flux de ventre séreux, bilieux très-liquide, les soubresauts des tendons, & toute sorte de mouvemens convulsifs; le délire phrénétique, l'assoupissement léthargique, appoplectique; certaines affections paralytiques qui surviennent dans le cours & à la fin de ces fièvres; sçavoir, la surdité, la goutte séreine, la paralysie de la langue, l'hémiplégie, quelquefois, comme je l'ai observé, la paralysie du bras d'un côté &

(a) Nombre d'Auteurs ont dit, à la suite les uns des autres, que dans la fièvre maligne le pouls est naturel ou du moins très-souvent naturel, & en cela je crois qu'ils se sont trompés. J'ai consulté exprès un grand nombre de descriptions de fièvres malignes épidémiques; j'ai observé avec attention celles que la Pratique m'a présenté, & je me suis convaincu que le pouls naturel, & même plus rare que le naturel, s'observe effectivement quelquefois dans ces sortes de fièvres; mais le pouls foible, inégal & fréquent s'observe, sans contredit, beaucoup plus généralement; de sorte que sur ce seul symptôme il m'est souvent arrivé de suspecter & de reconnaître des fièvres malignes dans le tems qu'aucun autre symptôme ne paroïssoit encore rien annoncer de formidable. Qu'on me permette de remarquer ici en faveur des jeunes Praticiens, que l'élevation ou la petitesse du pouls ne décide pas toujours de sa force ou de sa foiblesse. Il peut être, comme on sçait, foible quoiqu'élevé, & fort quoique petit. La manière la plus sûre, selon moi, de distinguer la force ou la foiblesse du pouls, c'est d'appuyer à divers degrés de force les extrémités des doigts sur l'artere. Lorsque le pouls est réellement foible, en pressant l'artere on éteint facilement les pulsations. Au contraire lorsqu'il est fort, en appuyant on sent que la force des pulsations augmente. J'ai crû quelque tems avoir été le premier à faire cette observation, j'ai vû depuis que je m'étois trompé. Nombre d'habiles Médecins l'avoient faite avant moi, mais elle ne paroît pas aussi généralement connue qu'elle devroit l'être, & c'est ce qui m'a engagé à en parler ici.

de la jambe du côté opposé ; le bas ventre soulevé , tendu , plein de vents , & résonant comme un tambour ; les symptômes qui annoncent le dépôt de la matière fébrile sur les principaux viscères de la poitrine ou du bas ventre : le gonflement du visage ; certaines anxiétés , certaines défaillances (a) ; l'éruption de taches pourprées , de parotides , de bubons , de charbons , de certaines vésicules pleines de sérosité , grosses comme une noisette , une aveline , une noix : enfin l'éruption de petites vésicules miliaires pleines d'une sérosité claire , appelées par nos Auteurs *sudamina* , parce qu'elles ressembloient à des gouttes de sueur.

Nos expressions l'ont assez fait sentir ; il est presque superflu de faire remarquer qu'on n'observe pas tous ces symptômes chez tous les malades , mais que tels ou tels de ces symptômes se développent chez certains malades , d'autres symptômes chez d'autres , & servent par-là à caractériser le genre de fièvre dont ils sont atteints. Il seroit également superflu de faire observer d'une manière diffuse , que nous croions impossible de définir avec une précision de logique les fièvres malignes par leurs symptômes ; que de semblables définitions peuvent plutôt se donner & se soutenir dans des livres & dans l'école , que dans l'usage auprès des malades ; qu'on doit avouer de bonne

(a) Je dis certaines anxiétés , certaines défaillances pour excepter celles qui sont occasionnées par une irritation de l'estomac , sur-tout de son orifice supérieur , dépendante soit d'un amas de bile acre , soit des mouvemens ou de la piqure de quelques vers. Nous avons dit plus haut pages 5 & 6 , que les anxiétés , les défaillances qui dépendent de pareilles causes , s'observent quelquefois dans des fièvres qui d'ailleurs ne sont point dangereuses.

foi qu'on ne peut faire bien connoître ces maladies que par de bonnes descriptions ; qu'on n'en peut donner de signe pathognomonique comme de la pleurésie ; que dans le nombre de ces fièvres il y en a quelques-unes dont le caractère est si marqué par les symptômes qui se déclarent dès le début , qu'il est presque impossible de s'y méprendre , à moins d'être tout-à-fait étranger dans la pratique ; mais que souvent elles sont un peu équivoques dans leur commencement , mais pourtant infiniment moins pour le Médecin instruit exercé attentif que pour le nouveau Praticien ou le routinier (a).

(a) Je dois faire remarquer ici que les objets de notre Art ne sont pas toujours distingués avec autant de précision dans la nature que dans les livres. Il arrive ici comme dans beaucoup d'ordres de choses naturelles ; les extrémités sont très-distinctes, les milieux se touchent & se confondent. Ainsi quoique pour l'ordinaire les fièvres aiguës malignes soient très-évidemment séparées par leurs signes des fièvres aiguës bénignes , cela n'empêche pas que sur le grand nombre il ne se présente des fièvres aiguës équivoques , pour ainsi dire, dans leur commencement , & capables d'embarrasser le Médecin le plus habile qui seroit pressé de répondre sur leur caractère. Mais , dira-t-on , il faut donc abandonner ces distinctions , puisqu'elles ne sont pas parfaitement d'accord avec la nature. Point du tout. Quoique les distinctions de l'Art ne puissent atteindre les variétés infinies de la nature , il n'en est pas moins nécessaire de les employer , donnant toujours la préférence à celles qui ont le moins d'inconvéniens ; à celles sur-tout qui sont tirées des symptômes sensibles & non des causes inconnues , puisque sans cela tout enseignement , tout commerce d'idées & d'observations devient impossible. Mais il faut en même tems savoir évaluer quel point de précision on est en droit d'exiger de ces distinctions dans un Art tel que le notre , & en bannir sur-tout ce rigorisme logique , qui enfantant des disputes continuelles sur les mots , fait perdre à ces minuties un tems dû à des études plus importantes , & pour ainsi dire plus substantielles.

Ce que je viens de dire en dernier lieu m'avertit d'insister ici sur une remarque qui me paroît bien essentielle. C'est que dans le nombre des symptômes dont nous venons de faire l'énumération, il y en a beaucoup qui pour l'ordinaire ne se déclarent que lorsque la maladie est déjà fort avancée & reconnoissable pour les moins habiles, tandis qu'il y en a d'autres au contraire qui se développant au commencement, doivent être étudiés avec d'autant plus de soin, que leur juste évaluation peut, si je ne me trompe, souvent décider de la réputation du Médecin, & qui plus est, de la vie du malade (a).

L'abattement extraordinaire des forces, la foiblesse & l'inégalité du pouls, les nausées, le vomissement opiniâtre, le cours de ventre séreux bilieux très-liquide, sont les symptômes qui nous ont paru dans l'usage, servir le plus souvent à faire suspecter & reconnoître les fièvres malignes dès leur commencement & avant le développement des autres symptômes qui rendent leur danger manifeste pour tout le monde. On peut y joindre encore le gonflement du visage (b), la surdité &

*Sympt. les plus oz
de la f. mal.*

(a) On sent bien que nous parlons ici des fièvres aiguës malignes sporadiques, car pour ce qui concerne les épidémiques, le grand nombre de malades familiarise bientôt les Médecins avec leurs symptômes, de manière à les leur faire aisément reconnoître dès le début.

(b) Le gonflement du visage & la surdité sont deux symptômes des plus familiers aux fièvres malignes. On sçait au sujet de la surdité qu'elle est de mauvais présage lorsqu'elle se déclare au commencement, & qu'elle est souvent de bon augure lorsqu'elle survient dans le fort ou vers la fin de ces sortes de fièvres. De même le gonflement du visage paroît quelquefois au commencement de ces fièvres, & pour lors il est toujours symptomatique, & au contraire lorsqu'il survient à la fin il m'a paru quelquefois de bon augure & critique.

l'assoupissement. Ne pouvant entrer ici, au sujet de ces symptômes, dans aucun détail qui ait une application également juste aux différentes espèces de fièvres que nous allons décrire, nous nous contenterons pour le présent de cette remarque générale. A mesure que nous parlerons de ces différentes espèces de fièvres, nous n'oublierons pas de faire mention de ceux de ces symptômes qui servent principalement à les faire reconnoître dans leurs commencemens.

*fièvre malig.
4. espèces.*

Les principales espèces de fièvres malignes sporadiques que nous observons ici sont au nombre de quatre, sçavoir, la fièvre maligne avec redoublemens soporeux, je l'appellerois volontiers la fièvre maligne des vieillards: la fièvre maligne proprement dite, & celle-ci, s'observe principalement chez les jeunes-gens: la fièvre maligne charbonneuse & la fièvre de lait maligne. Je décrirai succinctement ces quatre espèces de fièvres, joignant à la description de la fièvre maligne des vieillards, celle de la fièvre compliquée d'hémiplégie qui y a beaucoup de rapport.

f. m. de vieillards.

La fièvre maligne avec redoublemens soporeux, autrement la fièvre maligne des vieillards, est sans contredit de toutes les sporadiques qu'on observe ici, la plus dangereuse & la plus meurtrière. Tout Médecin qui aura à traiter une pareille fièvre bien caractérisée, doit craindre beaucoup de voir périr son malade. Les malades meurent quelquefois le huit ou le neuf, plus souvent le onze ou le treize; je n'en ai point vû chez lesquels finissant par la mort elle se soit étendue plus loin. Cette fièvre a constamment des redoublemens très-marqués, quelquefois en tierce, quelquefois en double tierce, quelquefois

quelquefois aussi en quotidienne du moins apparente (a). Le redoublement est annoncé par un refroidissement des extrémités, sur-tout du nez & des pieds. Ce refroidissement est plus ou moins long. Quand on l'observe on peut être assuré que le redoublement ne manquera pas d'arriver. Quelquefois ce froid est si long vers la fin de la maladie, qu'il se fait sentir dix, douze, quinze heures avant le redoublement. Lorsque cela arrive, sur-tout si non seulement les pieds mais même les cuisses sont trouvées froides, on doit s'attendre à un redoublement terrible qui souvent emporte le malade. Le hoquet, s'il survient, ajoute encore à la certitude de ce funeste pronostic.

*froid.**hoquet.**Sympt. pathogn.*

Deux symptômes tirés de l'état de la tête & de celui du pouls pendant les redoublemens & hors des redoublemens, caractérisent principalement cette maladie. Il est nécessaire de faire ici des observations particulières & bien circonstanciées sur chacun de ces deux symptômes.

assoupissem.

Il arrive quelquefois que cette fièvre débute par un assoupissement apoplectique. Mais le premier redoublement passé, le malade recouvre l'usage de ses sens & n'est paralysé d'aucune partie. Jusques-là il est difficile de distinguer cette espèce de fièvre de ce qu'on appelle une fausse attaque d'apopléxie. Mais le redoublement qui suit en manifeste le caractère. Le cas dont je viens de parler est assez

(a) Je dis quotidienne du moins apparente, parceque quoique dans certaines de ces fièvres les redoublemens commencent chaque jour à la même heure, néanmoins pour l'ordinaire ces redoublemens paroissent, eu égard au degré de force, n'être pas tout-à-fait égaux & se répondre en tierce.

rare. Il est plus ordinaire de voir cette fièvre commencer sans assoupissement bien marqué, & cet assoupissement survenir ensuite dans le second ou le troisième redoublement. Il n'est pas de la même force dans tous les redoublemens : ordinairement il va en augmentant d'un redoublement à l'autre, de sorte que dans le dernier, quelquefois aussi dans l'avant-dernier, il est véritablement apoplectique. Il est plus léger dans les premiers redoublemens : le malade excité se réveille, mais pour se rendormir dès qu'on cesse de le tourmenter. Cet assoupissement est quelquefois accompagné de délire, quelquefois sans délire. J'ai vu quelques malades balbutier dans l'assoupissement, comme ceux qui sont paralytiques de la langue. Si le malade éprouve quelques soubresauts de tendons, quelques mouvemens convulsifs, c'est dans le redoublement.

pouls

A l'égard du pouls ; dans les intervalles que laissent les redoublemens, il est ordinairement développé, égal, peu fréquent sur-tout au commencement de la maladie. Dans le redoublement il devient beaucoup plus fréquent, petit, inégal, foible, au point que vers la fin de la maladie on a quelquefois de la peine à le sentir : & néanmoins avec un tel pouls la peau est souvent brûlante. Telles sont les affections du pouls qu'on a coutume d'observer dans cette espèce de fièvre. Il faut pourtant remarquer que dans le nombre des malades il s'en trouve dont le pouls est plein & fort dans le redoublement, mais ce cas est très-raré.

redoublem.

Dans cette espèce de fièvre les redoublemens ont ordinairement une marche régulière, on y observe cependant quelques variétés qu'il est bon de faire remarquer. J'ai déjà dit que pour la force

de l'affoupissement, ils alloient en augmentant du commencement à la fin. Ils augmentent aussi pour la durée, de sorte que vers la fin de la maladie souvent ils se touchent, ou du moins laissent entr'eux des intervalles beaucoup plus courts & moins exempts de symptômes fâcheux qu'au commencement. On voit au contraire des malades qui jusqu'à la fin paroissent si bien dans les intervalles, même dans celui qui précède le dernier redoublement, qu'on a de la peine à persuader aux assistans que ces malades sont dans un danger prochain de mourir. (a) Mais les malades eux-mêmes ont souvent un funeste pressentiment de ce qui les attend; de sorte qu'au sortir d'un des derniers redoublemens ils consentent aisément à mettre ordre à leurs affaires, & même quelquefois le demandent les premiers. Il est encore nécessaire de faire remarquer que quelquefois vers le sept ou le huitième jour de cette espèce de fièvre, elle donne du relâche, au point que l'intervalle d'un redoublement à l'autre s'allonge de vingt-quatre, de trente-fix heures. L'expérience m'a fait connoître qu'en pareil cas il ne falloit pas se presser de chanter victoire; sur-tout lorsque cet amendement n'est précédé ni accompagné d'aucune évacuation ou éruption critique & salutaire auxquelles on puisse raisonnablement l'attribuer. Souvent après le tems que je viens de dire la maladie recommence de plus belle, & ridiculise le Médecin qui se pavanoit de l'avoir guérie.

pressentiment de

calme trompeur.

(a) C'est, si je ne me trompe, cette espèce de fièvre maligne qui a le plus souvent fait tomber les Médecins dans les erreurs de pronostic les plus frappantes, en prononçant qu'un malade étoit bien, dans le tems que peu d'heures après il devoit entrer dans l'agonie.

Les accidens qui caractérisent cette maladie ne se développant que dans les redoublemens , on sent aisément de quelle importance il est de les observer avec soin. Faute de le faire il arrivera aisément que dans une maladie aussi fâcheuse que celle-ci , on tiendra le malade & ses proches dans la sécurité pendant les sept ou huit premiers jours ; après quoi on sera tout déconcerté de la voir tourner à la mort , & obligé pour masquer sa méprise & se mettre à l'abri de reproches , de baptiser cette fièvre des noms d'insidieuse ou masquée , tandis qu'elle n'est telle en effet que pour ceux qui ne savent pas l'observer. Il peut encore arriver que les redoublemens tombant dans la nuit , & que s'en fiant au rapport des assistans , le Médecin n'en prenne qu'une connoissance très-imparfaite , & que cette disposition des redoublemens l'entretienne dans l'erreur sur le caractère de cette maladie.

Devoir du méd. Pour éviter un tel malheur on donnera une attention particulière à l'examen du malade dans les redoublemens. On fera même son devoir s'ils tombent dans la nuit en retardant son coucher , en se levant même la nuit , si cela est nécessaire , pour le visiter aux heures convenables. Supposé que dans les premiers redoublemens il restât de l'incertitude , sçavoir si la pente au sommeil est assez forte pour caractériser l'espèce de fièvre dont nous parlons ; ce doute seroit levé en considérant l'état du pouls suivant les remarques que j'ai faites ci-dessus. L'examen du regard peut aussi beaucoup servir dans cette occasion. Si le redoublement est véritablement soporeux , le regard du malade excité , éveillé , a toujours quelque chose d'indécis & d'affaibli.

Dans cette espèce de fièvre on observe quelque-

fois non - seulement ces mouvemens convulsifs des doigts , qu'on appelle ordinairement soubrefauts des tendons , parce qu'on s'en apperçoit souvent au poignet en tâtant le poulx; mais encore, ce qui est plus rare & d'un présage plus funeste, des mouvemens convulsifs dans les poignets , dans les muscles qui meuvent la tête , le hoquet , enfin des convulsions épileptiques. J'ai vû plusieurs fois sortir une ou deux parotides à la fin de la maladie. Ces tumeurs sont ordinairement symptomatiques & annoncent une mort prochaine. J'ai vû un malade auquel il en sortit une qui parût contribuer à sa guérison. J'ai vû aussi , quoique rarement , à la fin de la maladie sortir des taches de pourpre symptomatiques & avant-coureurs certains d'une mort prochaine. La langue reste souvent humide & à-peu-près naturelle jusqu'à la fin, excepté chez les malades qui dans l'assoupissement respirent la bouche ouverte , ce qui rend nécessairement la langue sèche & rude. J'ai vû certains de ces malades dans la chambre desquels je ne pouvois rester un quart d'heure sans y prendre un mal de tête assez fort que l'air libre dissipoit ensuite. J'ajoute encore que ces malades & leurs déjections exhalent souvent à la fin de cette maladie une odeur particulière que je discerne bien, mais qu'il m'est impossible de définir. Aucune observation ne m'a fait connoître que cette fièvre fut contagieuse. Enfin je dois encore faire observer que lorsque cette maladie n'emporte pas le malade , elle a coutume de laisser après elle des impressions fâcheuses & durables , qui le font traîner long-tems & auxquelles il succombe quelquefois.

Les remèdes qu'on a coutume d'employer ici dans le traitement des fièvres aiguës me paroissent man-

fig. très-fun.

Suivant l'usage

quer d'efficacité dans celle-ci. Si j'ai eu quelquefois le bonheur d'y réussir, j'ai crû devoir l'attribuer principalement au kinkina employé (après les remèdes généraux) à haute dose & sur-tout en substance, & au vésicatoire appliqué de bonne heure (a). Je ne dois pourtant pas dissimuler ici que je pense qu'on auroit tort de se promettre du kinkina employé dans cette fièvre des succès aussi brillans que ceux qu'on en retire suivant le témoignage de plusieurs Auteurs célèbres, & suivant nos propres observations (page 9), dans certaines fièvres malignes soit véritablement intermittentes, soit intermittentes dégénérées en continues; sur-tout dans celles de ces fièvres qui conservent le principal indice des intermittentes (b): du moins puis-je bien assurer que ce que dit Torti au sujet des fièvres intermittentes pernicieuses, *que pourvu qu'il ait vingt-quatre heures d'avance sur le dernier accès, il est sûr de guérir son*

(a) Je dis *au vésicatoire appliqué de bonne heure*, parce que je pense que pour être employé trop tard ce remède manque souvent de produire les grands effets qu'on est en droit d'en attendre. Le vésicatoire peut sans doute produire un effet utile par la révulsion qu'il occasionne au moyen de la douleur & de l'irritation inflammatoire qu'il excite dans la partie sur laquelle on l'applique. Mais, si je ne me trompe, l'écoulement considérable de pus qui s'y établit ensuite est encore bien plus avantageux dans ces sortes de fièvres. Cet écoulement me paroît répondre pour l'utilité à celui des canteres & des sétons dans certaines maladies chroniques: & c'est pour se ménager un tel écoulement dans le fort de la maladie que je conseille de l'appliquer de bonne heure. On sçait qu'il faut trois ou quatre jours avant que l'excoriation faite par le vésicatoire soit en pleine suppuration.

(b) Je dis *conservent le principal indice des intermittentes*, pour faire remarquer que si le kinkina réussit parfaitement dans les fièvres intermittentes dégénérées dont les redoublemens commencent par un frisson marqué, il n'a pas un succès

malade (a) , ne se trouve pas vrai dans celle-ci.

Il n'est pas douteux que les symptômes de cette maladie , & la mort qui la suit si souvent , ne tiennent à quelqu'affection particulière du cerveau. Mais quelle est l'espèce d'affection du cerveau que produit cette maladie ? L'imbécille opiniâtreté avec laquelle le Public résiste aux progrès que la Médecine pourroit faire par les ouvertures , m'ayant empêché de m'en éclaircir , j'aime mieux laisser le champ libre aux conjectures que de donner les miennes. Tout ce que j'ai d'observations à ce sujet se réduit à celle-ci. Un homme d'environ 60 ans, hémiplegique depuis cinq ou six , étant mort d'une fièvre pareille , mais compliquée avec une nouvelle attaque de paralysie (nous allons parler tout-à-l'heure de cette espèce de fièvre) , on a trouvé à l'ouverture de son cadavre un abcès dans un des lobes du cerveau.

Les Médecins instruits auront sans doute remarqué une grande analogie entre les fièvres intermittentes soporeuses & l'espèce de fièvre maligne que nous venons de décrire. On sera même porté à croire que je n'ai observé que des intermittentes soporeuses que je donne mal-à-propos pour une espèce de fièvre maligne familière aux vieillards : d'autant plus qu'il a été remarqué que les intermittentes soporeuses sont plus particulièrement funestes & fréquentes à cet âge. C'est pourquoi il est

aussi certain & aussi marqué dans les fièvres malignes qui aiant débuté sous l'aspect d'intermittentes , & devenues ensuite continues , ont néanmoins des redoublemens qui ne commencent pas par un *frisson*. C'est une chose que nous avons eu souvent occasion d'observer dans les fièvres qui ont régné ici l'Automne dernière.

(a) Therap. spec. lib. 2. cap. 1.

nécessaire d'exposer ici en peu de mots les observations qui me paroissent établir des différences bien marquées entre ces sortes de fièvres & celle que je viens de décrire.

en rapport de
celle F. de l'int.
Sop.

Celle-ci est sporadique. Depuis huit ans, il ne s'en est passé aucun que je n'aie eu occasion de l'observer. Au contraire les intermittentes pernicieuses ne sont point sporadiques, à moins que ce ne soit dans certains pays bas & couverts d'eaux stagnantes. Ici, comme dans beaucoup d'autres pays (a), elles ne surviennent que certaines années lorsque les fièvres intermittentes sont épidémiques. Nous en avons eu un exemple cette Automne. Les fièvres intermittentes, tant simples que dégénérées en continues, ont été extrêmement communes. Leurs paroxysmes ont été souvent accompagnés soit de cardialgie, soit d'anxiété, de flux cholérique, dysentérique, d'assoupissement léthargique (b).

diffé.

Les redoublemens de la fièvre maligne que je viens de décrire commencent par un simple refroidissement des extrémités, sans frisson. Au contraire les accès des fièvres intermittentes simples, & les redoublemens de celles qui dégénèrent en continues ont coutume de commencer par frisson.

Si l'on compare attentivement ce que les Auteurs nous disent des fièvres intermittentes soporeuses, avec la description que nous venons de donner de la fièvre maligne des vieillards, on trouvera que la marche de celle-ci est moins vive & différente en certains

(a) Voyez entr'autres Sydenham édit. de Genève p. 27, 186, 191. Werloof obs. de febr. &c. sect. 1a. § 3.

(b) Voyez ce que nous en avons dit p. 9.

certain points de celle de ces fièvres. (a).

L'espèce de fièvre maligne que je viens de décrire m'a paru continue. Elle le paroïtoit aussi à un habile Médecin de cette Ville qui n'est plus, & que j'ai appelé souvent en consultation dans ce cas : au point que fondé sur la continuité de cette fièvre, il a souvent refusé d'admettre l'usage du kinkina que je propoisois, ou l'admettoit seulement à petites doses.

Suivant nos observations sur l'une & l'autre de ces fièvres, & en les comparant avec celles des Auteurs, il paroît certain que le kinkina est d'une efficacité beaucoup moins assurée dans notre fièvre des vieillards que dans les fièvres léthargiques véritablement intermittentes. Ce que dit Morgani (b), que dans certaines constitutions de ces fièvres, ce remède réussit moins sûrement que dans d'autres, ces paroles dis-je, de cet homme célèbre, me feroient présumer qu'il a eu quelquefois occasion de voir des fièvres de la même espèce que celle que nous venons de décrire, & qu'il prenoit à tort pour de véritables intermittentes.

Pour ne rien omettre de ce qui peut avoir trait à l'histoire de la fièvre que je viens de décrire, il

(a) On se souvient de ce que nous avons dit de l'affection ordinaire du pouls dans notre fièvre des vieillards. Au contraire Torti Ther. speci. lib. 3. cap. 1. *in eâ siquidem de 3â. soporosa agitatur, non parvitas aut imbecillitas pulsus, sed potius turgentia quedam istiusque validitas, qualis in essentiali apoplexiâ solet percipi, cum aliquâ non numquam raritate potius quam cum insigni frequentia conjuncta.* Je ne vois pas que dans les descriptions d'intermittentes soporeuses les Auteurs nous parlent de parotides, de taches pourprées, espèces d'éruptions familières aux fièvres malignes, & que j'ai observées plus d'une fois dans notre fièvre maligne des vieillards.

(b) De sedib. & causis &c. Epist. 50â. §. 30.

est encore nécessaire de faire observer son analogie avec une fièvre particulière qu'on peut appeller fièvre hémiplégique, ou fièvre compliquée de paralyfie. Je ne crois pas que les Auteurs que j'ai eu sous les yeux l'aient décrite, & c'est à mon avis une omission très-considérable dans l'histoire qu'ils nous ont donnée de la paralyfie; du moins pour ce pais-ci.

f. hémiplégique.

L'hémiplégie s'établit principalement de deux manières ou sans fièvre ou avec fièvre. Celle-ci est quelquefois précédée d'apopléxie plus ou moins forte & longue. Quelquefois aussi l'apopléxie qui la précède n'est pour ainsi dire qu'instantanée, quelquefois même elle n'en est point du tout précédée. Mais soit qu'elle ait été précédée ou non d'apopléxie, la fièvre qui l'accompagne mérite des considérations particulières. Elle a un rapport marqué avec la fièvre que nous venons de décrire. Voici les points principaux d'analogie que j'ai observé entre ces deux fièvres. Premièrement ce sont les mêmes âges qui sont sujets à l'une & à l'autre de ces fièvres. Secondement on observe quelquefois dans les redoublemens de la première que le malade éveillé, excité, balbutie comme ceux qui sont paralytiques de la langue. En troisième lieu la fièvre hémiplégique a coutume de marcher avec des redoublemens très-marqués, & ces redoublemens sont accompagnés d'une pente plus ou moins forte au sommeil. Enfin on observe des fièvres hémiplégiques qui pour l'état de la tête & du pouls dans les redoublemens & hors des redoublemens, sont parfaitement semblables à celle que nous venons de décrire, & n'en diffèrent que parce qu'elles sont compliquées de paralyfie. J'ai vû un malade mourir d'une pareille fièvre compliquée avec paralyfie de la langue. La

cognition, l'affinité, qu'ont entr'elles l'hémiplégie & la paralysie de la langue est si connue, que j'aurois pu me dispenser de faire observer que je regarde cette fièvre comme absolument du même caractère que celle qui est compliquée d'hémiplégie.

On sera peut-être surpris de me voir avancer que la fièvre soporeuse hémiplégique est en général moins dangereuse que celle qui n'est point compliquée de paralysie; cependant l'observation me semble jusqu'ici le démontrer. Il est vrai qu'à la suite de la fièvre soporeuse compliquée d'hémiplégie les malades restent ordinairement paralytiques. Mais il m'a paru en général qu'ils en mouroient moins souvent: il y a néanmoins quelques distinctions à faire eu égard au pronostic de cette fièvre. Si dans une fièvre soporeuse compliquée d'hémiplégie l'assoupissement augmente d'un redoublement à l'autre. Si dans les redoublemens le pouls devient fréquent, petit, foible, inégal; cette fièvre est tout aussi mortelle que celle que nous avons décrite la première. Si la paralysie s'étend aux organes de la déglutition, s'il survient des soubresauts des tendons, des mouvemens convulsifs dans les lèvres, la tête, les yeux. Ces signes ajoutés à ceux dont nous venons de parler, ôtent tout espoir de sauver le malade. On sçait que les paralytiques ont une disposition particulière à de nouvelles attaques de paralysie & d'apopléxie. Je finis cet article en faisant observer qu'ils ont aussi une disposition particulière à de nouvelles attaques de paralysie compliquée de cette fièvre avec redoublemens soporeux, & qu'il n'est point rare de les voir terminer leur vie de cette manière.

L'espèce de fièvre maligne sporadique que je viens de décrire m'a paru jusqu'ici étrangère à

m. Des jeunes gens.

la jeunesse : & comme je l'ai dit plus haut , on ne l'observe guères que dans les personnes qui ont atteint ou passé l'âge de quarante-cinq à cinquante ans. Celle que je vais décrire actuellement est au contraire familière aux jeunes personnes , principalement depuis l'âge de quinze ans jusqu'à celui de trente ou trente-six (a). En conséquence de cette observation je crois qu'on pourroit la distinguer des autres espèces de fièvres malignes sporadiques , sous le titre de fièvre maligne des jeunes-gens. (b). Quoique très-dangereuse , elle l'est cependant beaucoup moins que la précédente. Lorsque les malades en réchappent elle est ordinairement fort longue , à moins qu'elle ne soit terminée par une

(a) On doit se ressouvenir que nous ne traitons ici que des fièvres malignes *sporadiques* qu'on observe dans ce Pais-ci. J'ai cru devoir faire une seconde fois cette remarque , pour prévenir les objections précipitées qu'on pourroit tirer soit des fièvres malignes épidémiques , soit des sporadiques qu'on observe ailleurs.

(b) Quiconque s'éloigne du chemin battu doit s'attendre à essuyer des contradictions. Ainsi je suis persuadé qu'il ne manquera pas de Médecins qui se moqueront de ma distinction des fièvres malignes sporadiques des vieillards & de celles des jeunes-gens , & qui diront en raillant que pour la symétrie j'aurois dû parler aussi d'une fièvre maligne des enfans. A quoi je répons sérieusement que je suis tout-à-fait de leur avis ; que l'observation me paroît constater évidemment qu'il s'en faut de beaucoup que la description des fièvres aiguës chez les adultes ne renferme celle des mêmes fièvres chez les enfans ; qu'on y apperçoit des différences très-marquées & qui méritent des détails dans lesquels les Auteurs n'entrent point : que pour en citer un exemple & faire voir que je n'avance pas ceci sans réflexion , les enfans ne sont pas sujets aux fièvres tierces dégénérées comme les adultes : Qu'enfin traiter à fonds cette matière , me paroît une entreprise également importante & difficile , à laquelle je renonce , du moins pour le présent.

crise. Rarement finit-elle avant le vingt-cinquième ou le trentième jour. Souvent elle s'étend au quarante-cinquième au soixantième, quelquefois même au-delà. C'est dans cette espèce de fièvre maligne qu'il arrive quelquefois qu'après avoir été très-mal quinze, vingt, jusqu'à trente jours, néanmoins les malades en réchappent.

Le pouls fréquent, mol, foible, inégal; la langue rouge au commencement, ensuite sèche, brune, noire, tremblante lorsque le malade l'avance hors de la bouche; les soubresauts des tendons; le délire phrénétique, l'assoupissement, l'enflure du visage, la surdité, le cours de ventre colliquatif, l'éruption de parotides soit critiques soit symptomatiques, les eschares gangreneuses à la peau qui recouvre l'os sacrum & les parties voisines, sont des symptômes familiers à cette espèce de fièvre, & qui prouvant son affinité avec les fièvres épidémiques que tous les Auteurs modernes appellent malignes, nous mettent évidemment en droit de la ranger parmi les malignes sporadiques. On observe aussi, quoique plus rarement des taches pourprées, l'ictère, des affections paralytiques, l'hémorragie dans les intestins, qui donne des anxiétés, des foiblesses, le vomissement de sang noir, les déjections de sang noir & caillé en grande partie. Cette fièvre étant fort longue, lorsqu'elle se termine heureusement, c'est une suite nécessaire que la convalescence le soit aussi. On y perd souvent les cheveux. Remarquons encore que cette fièvre se termine quelquefois par la surdité, quelquefois aussi, mais beaucoup plus rarement, par la goutte sereine, la manie, l'imbécillité, la paralysie; & ces affections nerveuses, suite des dépôts de cette maladie, sont évidemment de nou-

Sympt.

veaux points d'analogie entre cette fièvre sporadique & les malignes épidémiques.

sig. précus.

La marche de cette fièvre est quelquefois synoque. Quelquefois elle est continue quotidienne, soit régulière, soit irrégulière. Quelquefois les redoublemens ne sont précédés d'aucun refroidissement sensible des extrémités. Le contraire s'observe plus souvent. Une toux importune est aussi quelquefois l'avant-coureur marqué de chaque redoublement.

Dans la fièvre maligne sporadique que nous avons décrite la première, il y a une différence totale dans l'état du malade considéré pendant le redoublement, ou dans le temps de la rémission. Ce n'est pas la même chose dans celle-ci. Pour l'ordinaire ses redoublemens ne sont pas pernicioeux au même degré que dans la première; mais aussi le temps de la rémission ne laisse-t-il pas au malade autant de tranquillité. Ce que disent plusieurs Auteurs, que dans la fièvre maligne le pouls est naturel, ou semblable au naturel, ne peut convenir à aucun tems de celle-ci.

marche

Cette fièvre ne marche pas avec une égale rapidité chez tous les malades. On en voit chez lesquels les symptômes graves se dévelopent lentement, de sorte que la maladie ne parvient à ce qu'on appelle son état que vers le vingt, le vingt-cinquième jour. On en voit au contraire chez lesquels sa marche est beaucoup plus rapide; de sorte qu'elle se termine dans les limites ordinaires des fièvres *aiguës* ou *très-aiguës*, soit par la mort, soit par une crise. Celles de ces fièvres, dont la marche est rapide, sont en général beaucoup plus dangereuses.

Lorsque cette fièvre est développée, il est aisé de la reconnoître à quelques-uns des symptômes qui lui sont familiers, & dont nous avons fait l'énu-

mération ci-dessus. Mais il est souvent difficile de la reconnoître dans les commencemens, sur-tout lorsque sa marche n'est pas rapide : & c'est toujours une charlatanerie malhonnête à un Médecin appelé en consultation dans le cours d'une telle fièvre, de déprimer adroitement son confrere en insinuant qu'il auroit dû en saisir le caractère dès le début. Cependant il faut convenir qu'un Médecin qui a de l'expérience, sur-tout s'il est habile à tâter le pouls, le saisit pour l'ordinaire beaucoup plutôt qu'un autre. Cette connoissance se tire principalement du pouls qui est, comme nous l'avons dit, fréquent, mou, foible & inégal. C'est souvent celui des symptômes familiers à cette fièvre qui s'observe le premier, même un assez bon nombre de jours avant qu'il se déclare aucun de ces accidens graves qui rendent le caractère de la maladie manifeste, même pour les moins habiles. Les nausées, le vomissement opiniâtre, l'abattement extraordinaire des forces, le cours de ventre séreux, bilieux, très-liquide, le gonflement du visage, la surdité, doivent aussi être mis au nombre des symptômes qui observés au commencement d'une fièvre continue, nous mettent souvent à portée d'en suspecter de bonne heure le caractère, & de le reconnoître pour l'espèce de fièvre maligne dont il est ici question.

Je n'ai rien de particulier à faire remarquer au sujet du pronostic de cette fièvre qui se tire, comme on sçait, du nombre des symptômes & de leur gravité. Tout ce que j'ajouterai, c'est qu'on ne doit pas aisément désespérer des malades qui en sont attaqués. L'observation ayant fait connoître, comme je l'ai déjà dit, qu'ils étoient quelquefois très-mal les vingt, vingt-cinq jours de suite, sans cependant succomber. Les crises proprement

charlatanerie

pouls sympt. caract.

*crachats critiques
annoncés par la toux
et des frissons.*

Kina

dites (a) m'ont paru beaucoup plus fréquentes dans cette espèce de fièvre que dans les autres. J'ajoute encore qu'il arrive quelquefois à la fin de cette fièvre que le malade touffe, & qu'il a même plusieurs jours de suite, souvent à la même heure, des frissons assez vifs; ce qui annonce ordinairement une expectoration de crachats suspects qui dure plus ou moins & paroît contribuer au soulagement du malade. A l'égard du traitement je ne dirai qu'un mot; c'est qu'outre les secours ordinaires, le kinkina donné dans le cours de cette maladie, à la dose d'une once, une once & demie dans les vingt-quatre heures en décoction édulcorée avec un sirop convenable, & partagée en plusieurs doses, m'a paru d'un usage très-avantageux, tant pour soutenir les forces du malade, effet qu'il produit évidemment, que pour corriger la mauvaise qualité des humeurs qui ont souvent une disposition particulière à l'altération gangreneuse.

fm. charbonnée.

La troisième espèce de fièvre maligne dont nous devons faire mention, est celle qui accompagne assez souvent le charbon, maladie sporadique dans ce Pais-ci, & qui attaque principalement le menu peuple. Le charbon n'est pas toujours également dangereux. Lorsqu'il est sans fièvre, la gangrene se borne promptement, soit par les moyens que l'art

a

(a) Les solutions spontanées par des évacuations salutaires & ménagées principalement par la nature, sont la terminaison commune des fièvres aiguës. J'appelle ici avec les Anciens, crises proprement dites celles de ces solutions spontanées par des évacuations ou des dépôts salutaires qui sont précédées & accompagnées de beaucoup de trouble & de symptômes effrayans.

a coutume d'employer extérieurement ; soit comme je l'ai observé très-souvent par le seul secours de la nature. Dans ce cas il se termine en peu de tems & sans amener aucun symptome fâcheux. Au contraire le charbon qui se déclare avec fièvre est toujours dangereux. Les envies de vomir , les foiblesses , les défaillances sont des symptomes qu'on observe souvent chez les personnes qui en sont attaquées , & cela sur-tout au commencement de la maladie. Alors le pouls est ordinairement foible & inégal ; quelquefois naturel pour la fréquence , quelquefois aussi intermittent. Lorsque cette fièvre & les accidens qui l'accompagnent se calment en peu de jours , la gangrene se borne aussi. Mais si la fièvre se prolonge & persiste , la maladie devient souvent mortelle. C'est dans ce cas que très-souvent on ne peut réussir à borner les progrès de la gangrene par le caustique , ni même par le fer, en extirpant à plusieurs reprises tout ce qui paroïssoit gangrené. Remarquons encore que , lorsque cette fièvre persiste , comme nous venons de le dire , le pouls ne reste pas tout-à-fait le même qu'au commencement : mais il devient fréquent , petit , foible , inégal : & ces altérations du pouls vont en augmentant jusqu'à la fin.

Ces remarques sur le charbon & la fièvre qui l'accompagne assez fréquemment , m'ont paru suffisantes pour notre objet qui est uniquement de faire connoître les différentes espèces de fièvres malignes sporadiques qu'on observe dans ce pais-ci. Mais je ne puis finir cet article , sans faire quelques réflexions sur les idées courantes au sujet du progrès de la gangrene dans le charbon. Les Praticiens semblent pour la plupart fermement persuadés que dans ce cas , le progrès de la gangrene dé-

pend d'une seule cause , & que cette cause est l'infection qui , à raison du voisinage , s'étend continuellement de la partie gangrenée à celles qui l'environnent. En conséquence quelques Praticiens ont d'abord recours au fer ou au caustique , pour enlever la partie gangrenée , ou l'altérer de manière que l'infection gangreneuse de la partie malade aux parties saines , ne puisse avoir lieu.

Pour moi j'avoue que je pense différemment , & que la doctrine des meilleurs Auteurs modernes , au sujet de la gangrene produite de cause interne , me paroît avoir une application évidente & très-juste au cas dont il s'agit : que dans le charbon le progrès de la gangrene ne dépend point du tout , du moins pour l'ordinaire , de l'infection de la partie déjà gangrenée ; mais que le premier point de gangrene aiant été produit par le dépôt salutaire d'une humeur corrompue & caustique ; il y a tout lieu de présumer que la continuation , l'achèvement du même dépôt , produit aussi l'accroissement successif de la gangrene : Que le fer , le caustique , ne pouvant corriger la mauvaise qualité du sang , ni empêcher le dépôt de cette humeur , ces secours sont souvent inutiles , & ne font que paroître borner la gangrene , dans le tems qu'elle se seroit bornée d'elle-même , le dépôt de l'humeur gangreneuse étant achevé.

En effet ceux qui regardent la contagion de la partie déjà gangrenée , comme l'unique cause du progrès de la gangrene dans le charbon , ceux-là , dis-je , doivent par une suite naturelle , être persuadés que dans tout charbon où l'on n'emploie ni le fer ni le caustique , la gangrene ne doit pas se borner : & que toutes les fois qu'on emploie ces secours , le fer sur-tout pour extirper la partie

gangrenée , on doit être sûr de borner la gangrene. Et c'est précisément ce qui est contraire à l'observation. J'ai vû très-souvent dans des charbons bénins , la gangrene se borner par le secours seul de la nature. Et d'ailleurs c'est une chose connue , que nombre de Païsans se vantent de posséder des onguens spécifiques pour les charbons , & que sous ces onguens la gangrene se borne très-souvent d'elle-même. Enfin j'ai vû dans des charbons pernicioeux , revenir inutilement plusieurs fois à l'extirpation de la partie gangrenée , sans pouvoir réussir à empêcher la gangrene de se manifester bientôt après à la plaie qu'on avoit faite.

Concluons de ces remarques , premièrement , que si dans le charbon la gangrene se borne ou ne se borne pas , cela dépend moins des secours appliqués extérieurement à la partie , que de la constitution du sang , du caractère , du degré de la maladie ; & que pour porter dans ces sortes de cas un pronostic raisonnable , on doit sur-tout considérer si le charbon est sans fièvre , ou compliqué de fièvre maligne ; puisque dans le premier cas il est si bénin , qu'on peut avec raison le regarder comme un dépôt parfaitement critique & salutaire , au moyen duquel la nature seule se débarrasse entièrement d'une humeur pernicioeuse ; tandis que dans le charbon compliqué de fièvre maligne , tous les secours employés pour borner la gangrene sont souvent inutiles. Secondement , qu'on doit s'attacher ici principalement à corriger la qualité pernicioeuse des humeurs qu'on peut regarder à juste titre comme la cause à laquelle le charbon doit sa naissance & ses progrès : qu'ainsi après avoir émétié le malade , pratique dont l'usage fait connoître toute l'utilité ,

on doit avoir recours aux antiseptiques. On sçait que les plus habiles Praticiens recommandent le kinkina dans ces sortes de cas, & à haute dose, sans quoi il ne peut produire l'effet désiré. L'utilité qu'on a tirée quelquefois du kinkina employé comme antiseptique, doit nous engager, ce me semble, à tenter l'usage d'autres amers, sur-tout dans les cas où le kinkina ne produiroit pas tout le bien qu'on en auroit attendu.

Quoique les observations que j'ai rapportées ci-dessus, semblent prouver évidemment que dans le charbon le progrès de la gangrene vient d'une cause intérieure, de la continuation du dépôt de l'humeur caustique gangreneuse qui s'est engendrée dans la masse du sang, & non de la contagion de la partie déjà gangrenée. Néanmoins cette vérité, quelque générale qu'elle paroisse, pourroit bien souffrir quelques exceptions, & je ne dois pas les dissimuler. Par exemple plusieurs Praticiens pensent que le charbon peut se communiquer d'un sujet à un autre par le contact, soit immédiat, soit médiat. On m'a rapporté à ce sujet l'histoire d'un soldat, qui aiant hérité du chapeau d'un de ses camarades mort d'un charbon au front, fut attaqué peu de temps après d'un charbon au même endroit. Quelque concluante que paroisse cette observation, j'avoue qu'elle ne suffit pas encore pour me persuader que le charbon vienne jamais de cette manière : les circonstances qui accompagnent cet événement, pouvant aussi bien avoir été réunies par une combinaison fortuite, que par une dépendance réciproque de cause & d'effet. Cependant, s'il se présentoit un cas dans lequel il y eût évidemment lieu de soupçonner que le charbon eût été produit de cette manière, je pense que le plus sûr seroit d'y appliquer promptement le causti-

que ou de l'extirper. Ce seroit ici le lieu de parler de la gangrene des vieillards & de décrire l'espèce de fièvre maligne qui a coutume de l'accompagner ; mais comme je n'ai observé qu'une fois cette maladie qui est rare dans ce pais-ci , & cela dans un temps où je n'étois pas encore en état de bien observer ; n'en pouvant rien dire qui me soit particulier & fondé sur des observations répétées , j'aime mieux renvoyer aux Auteurs qui ont écrit sur ce sujet que de les copier.

Outre la fièvre de lait éphémère ou bénigne , les femmes en couche sont encore sujettes à trois espèces de fièvres : à la fièvre aiguë simple , aux fièvres aiguës symptomatiques , & à la fièvre de lait maligne. J'appelle dans les femmes en couche , fièvre aiguë simple , une fièvre continue aiguë , mais qui n'est point accompagnée des accidens graves qui caractérisent les fièvres malignes. C'est dans cette espèce de fièvre , que suivant la remarque juste des Auteurs , les purgatifs sont d'une efficacité si assurée ; efficacité assurée qu'on auroit tort de se promettre des mêmes remèdes employés dans les deux autres espèces de fièvres aiguës des femmes en couche. J'appelle fièvres aiguës symptomatiques , les fièvres aiguës accompagnées dès leur commencement , des signes d'une inflammation telle que la pleurésie , la péripneumonie , l'angine &c. Les observations des Accoucheurs les plus célèbres de ces derniers tems , ont fait connoître que ces inflammations étoient produites , pour l'ordinaire , par le lait retenu dans la masse du sang , ce qui les a fait nommer à juste titre dépôts laiteux. Laiteux , à raison de la cause , dépôts , à raison de la disposition singulière qu'ont ces inflammations à suppurer , sur-tout lorsqu'elles se déclarent dans les premiers jours de la couche. Enfin les femmes en

Fièvres de lait

couche sont sujettes à une espèce de fièvre maligne que j'appelle *fièvre de lait maligne*, & que je vais décrire en peu de mots, observant auparavant le grand rapport qu'il y a entre la fièvre de lait maligne & les dépôts laiteux, tant parce qu'ils dépendent d'une même cause, que parce que les dépôts laiteux sont souvent accompagnés des signes de cette fièvre maligne, & qu'il survient réciproquement très-souvent des signes de dépôts laiteux dans le cours de cette espèce de fièvre.

Suivant l'institution de la nature, il se fait dans la femme accouchée une espèce de révolution, par laquelle le lait se porte aux mammelles, & continue ensuite de s'y filtrer pour la nourriture de l'enfant. S'il arrive, soit par une erreur de la nature, soit par les efforts imprudens de l'art, (a) que cette importante fonction soit troublée; l'accouchée éprouve de grandes incommodités, souvent même des maladies cruelles, & qu'il n'est pas rare de voir se

(a) Je n'ai ici en vue que les incommodités & les maladies qui suivent souvent l'étouffement du lait, soit qu'il se fasse sans application, en s'abstenant seulement de donner à teter, soit en appliquant sur le sein des topiques capables de faire rentrer dans la masse du sang le lait qui s'y étoit porté & amassé. Mais les fièvres de lait malignes ne doivent point être imputées à une semblable cause; je ne crois pas qu'il y ait d'Accoucheur ni de Médecin assez imprudent pour appliquer sur les mammelles d'une nouvelle accouchée, avant que le lait s'y soit porté, des remèdes astringens capables d'en resserrer efficacement les vaisseaux & tout le tissu, au point de ne pas se prêter au premier abord du lait. Si donc dans les premiers jours d'une couche, le transport du lait aux mammelles n'a point lieu, & s'il s'ensuit une fièvre maligne; c'est toujours à une erreur de la nature qu'elle doit être attribuée, & on doit bien se garder d'imiter le Public imbécille ou méchant, en attribuant en pareil cas aux Accoucheurs une maladie à la production de laquelle ils n'ont aucune part.

terminer par la mort. L'observation journalière fait connoître que moins on est éloigné du terme de l'accouchement, plus les maladies qui surviennent à raison du lait retenu dans la masse du sang sont dangereuses; & réciproquement. C'est donc dans les premiers jours d'une couche, rarement au-delà du quatrième ou du cinquième, que la fièvre de lait maligne a coutume de se déclarer. J'oppose cette fièvre à la fièvre de lait bénigne. Celle-ci n'est accompagnée d'aucun symptôme inquiétant. Elle annonce ou plutôt elle est elle-même l'effort salutaire par laquelle la nature porte le lait en abondance aux mammelles. Au contraire, la fièvre de lait maligne est excitée par le lait retenu dans la masse du sang, & qui par une erreur de la nature ne se porte pas au sein comme il devroit. Sa marche est vive, elle est très-dangereuse, souvent mortelle. Voici les signes qui la caractérisent. Le sein conserve sa souplesse & son volume accoutumés. La fièvre s'allume, & pour l'ordinaire dès le début il se déclare des symptômes qui en annoncent tout le danger.

Dans le nombre des symptômes familiers aux fièvres malignes, & dont nous avons fait l'énumération page 11 & suivantes, il n'y en a peut-être pas qu'on n'ait vu dans les fièvres de lait malignes. Les suivans sont néanmoins ceux qu'on observe le plus fréquemment, sçavoir, la foiblesse & l'inégalité du pouls, (quelquefois cependant il est dur & vif,) le cours de ventre, la suppression des lochies, le météorisme du bas ventre, le délire, la stupeur, l'assoupissement, les soubresauts des tendons, des mouvemens convulsifs de la tête, des yeux, des poignets, &c. quelquefois même des convulsions épileptiques, des paralysies, & très-souvent des signes de dépôts laiteux inflammatoires, soit aux viscères du bas

ventre, soit à ceux de la poitrine. L'éruption du vrai miliaire, (plusieurs Auteurs Allemands l'appellent le poupre ,) cette éruption, dis-je , si commune à ces sortes de fièvres dans les Païs où régné le miliaire , n'a point lieu ici où il n'est point encore parvenu. On voit seulement quelquefois à la fin de ces fièvres , lorsqu'elles tendent à la mort , sortir au cou , à la poitrine, de petites phlyctenes grosses comme la tête d'une épingle , remplies d'une sérosité claire , & qu'on prendroit aisément pour des gouttes de sueur, si on n'y faisoit pas attention. Pour l'ordinaire , la marche de cette maladie, comme nous l'avons dit , est très-vive , sur-tout lorsqu'elle se termine par la mort. Et je regarderois volontiers l'apopléxie de lait, (a) comme une fièvre de lait maligne, qui dès le début, transporte les sucs laiteux avec tant de force & d'abondance au cerveau , que les malades y succombent dans les vingt-quatre heures.

Nos Auteurs regardent unanimement la suppression des lochies, comme la principale cause des fièvres pernicieuses aiguës qui surviennent aux femmes en couche ; & je ne nie point qu'elle ne puisse quelquefois produire ces sortes de fièvres ; mais le lait retenu dans la masse du sang, me paroît sans contredit jouer le principal rôle dans leur production. En effet , si l'on considère que les femmes qui ne nourrissent point & qui n'éprouvent aucun accident dans leur couche , sont néanmoins , par cela seul qu'elles ne nourrissent point , sujettes ensuite à l'amaigrissement , à des affections vaporeuses , des vertiges , des toux opiniâtres , & à tant d'autres incommodités

(a) Voyez Levret , *l'Art des Accouchemens* , p. 159.

incommodités dont les nourrices sont exemptes : Que le lait accumulé dans les mammelles y produit souvent des abcès : que le lait ne s'y portant point & retenu dans la masse du sang, se jette souvent sur quelque partie externe ou interne, & y produit un dépôt laiteux soit lymphatique soit inflammatoire : que les ouvertures des cadavres ont fait connoître que c'étoit à juste titre que ces dépôts avoient été nommés laiteux (a) : que l'évacuation des vuidanges est en grande partie de suc laiteux, & que l'effet de leur suppression est par conséquent de retenir ces suc dans la masse du sang, & que cette suppression ne survient souvent que dans le cours des fièvres malignes des femmes accouchées. Si l'on considère enfin, combien les personnes de l'art qui ont de l'usage sont rassurées, lorsqu'elles voient dans une femme en couche le lait se porter abondamment aux mammelles, & combien au contraire elles sont effrayées, lorsque le lait ne s'y portant point, la fièvre se déclare avec quelques-uns des symptômes dont nous avons parlé. Si l'on considère, dis-je, si l'on médite attentivement sur tous ces points, on sentira aisément combien les suc laiteux peuvent causer de ravages, lorsqu'ils sont retenus dans la masse du sang des nouvelles accouchées (b), & quelles sont les raisons qui m'ont

(a) Une femme étant morte à la suite d'une fièvre de lait maligne avec inflammation de la matrice & des parties voisines, je trouvai dans la cavité de son abdomen, un épanchement considérable de sérosité dans laquelle nageoient des flocons blancs qui avoient toutes les apparences possibles de lait caillé. Voyez de semblables observations dans le second Mémoire de Mr. Puzos sur les dépôts laiteux.

(b) Les réflexions que je viens d'exposer, m'ont suggéré quelques vues particulières & relatives au traitement de

engagé à traiter sous le nom de fièvre de lait maligne, l'espèce de fièvre maligne à laquelle elles sont sujettes. Si ce point important de l'histoire des maladies commence à se bien éclaircir, nous en avons sur-tout obligation aux célèbres Accoucheurs françois qui ont écrit dans ces derniers temps. On peut voir en particulier ce que Mrs. Puzos & Levret ont écrit sur les dépôts laiteux.

Je regarde les fièvres que je viens de décrire, comme les principales espèces de fièvres malignes qu'on observe dans ce pais-ci, & qu'on rencontre le plus souvent dans la pratique. Mais je ne prétens point du tout pour cela avoir épuisé cette matière. Dans le nombre de ces fièvres que j'ai été à portée d'observer, j'en ai vu plusieurs qu'il m'eût été difficile de rapporter à aucune de ces espèces, & qui exigeroient peut-être des descriptions particulières, mais qu'il m'est impossible de donner, faute d'un assez grand nombre d'observations (a). Je suis donc

cette espèce de fièvre. Il me semble que dans ce cas, on ne doit pas moins s'occuper d'appeller, pour ainsi dire, le lait aux mammelles, que de procurer l'écoulement des vuidanges lorsqu'elles sont supprimées. C'est à l'expérience à décider quel avantage on doit se promettre, pour remplir la première vûe, de faire teter la nouvelle accouchée par des petits chiens, ou par quelqu'enfant de sept à huit ans, ou bien de l'application de ventouses, de sinapismes, de vésicatoires même sur le sein.

(a) J'ai observé quelques-unes de ces fièvres, dans lesquelles le pouls étoit de beaucoup plus rare que dans l'état naturel, au point qu'à un de ces malades il ne battoit que de quarante à quarante-cinq fois par minute. J'ai vû de ces malades, dont la peau étoit continuellement froide comme le marbre & suante. Dans quelques-unes de ces fièvres le pouls quoique rare, n'étoit ni foible, ni inégal, ni petit. J'en ai vû d'autres où il étoit petit, foible. Enfin dans quelques-unes il étoit intermittent. Quelque crainte qu'inspire naturellement au Mé-

éloigné de croire que la description de ces fièvres que je viens de donner soit complete : je conçois au contraire qu'il faudra y ajouter beaucoup pour la rendre telle : mais j'avoue avec une égale franchise , que je suis intimement persuadé qu'au moien de cette description , on peut prendre en peu de temps chez les malades une connoissance assez exacte des principales espèces de fièvres malignes sporadiques de ce pais-ci ; & que suivre une route opposée : confondre toutes ces espèces de fièvres sous le seul titre *de la fièvre maligne* : embarrasser de plus cette description de celle de la fièvre ardente dont on parle beaucoup dans les livres & jamais dans la pratique , c'est offrir aux jeunes Médecins une espèce de cahos qu'il est impossible à la plupart de démêler.

SECONDE SECTION.

Observations sur les différences remarquables qui se trouvent entre les fièvres aiguës sporadiques de différens Pais.

Pour éviter toute espèce d'équivoque & de confusion , je dois remarquer en premier lieu, que l'on comprend ordinairement sous le nom

decin le pouls de ces fièvres , sur-tout lorsqu'elles sont accompagnées d'un froid continuel à l'habitude du corps ; néanmoins , autant que j'en puis juger sur le petit nombre de malades que j'ai vû attaqués de cette espèce de fièvre , je crois pouvoir avancer qu'elle est moins dangereuse que les autres espèces de fièvres malignes , sur-tout que la première que je regarde comme la plus meurtrière de toutes. Les cordiaux & les diaphoretiques , entr'autres le kermés minéral , m'ont paru également indiqués & utiles dans l'espèce de fièvre maligne qui fait le sujet de cette Note.

*Division des malades
épidémiques.*

d'épidémiques, deux classes de fièvres aiguës qui mériteroient d'être distinguées. Si les fièvres intermittentes, les pleurésies, le cholera morbus ou autres maladies indigènes deviennent très-communes, on les nomme épidémiques. Si quelque fièvre étrangère à ce Païs-ci, telle par exemple que la catarrhale qui a parcouru toute l'Europe il y a quelques années, survient & se répand, on la nomme pareillement épidémique. Si je ne me trompe, on devroit distinguer ces deux classes de maladies. Je crois qu'on feroit bien de conserver le nom d'*épidémiques* aux fièvres aiguës qui surviennent & se répandent dans un Païs auquel elles sont étrangères ou insolites (a), & d'appeler *populaires* les fièvres aiguës sporadiques devenues plus fréquentes. Non seulement cette distinction est fondée dans le fait; mais elle paroît encore utile, en ce qu'elle sépare des classes de maladies qui exigent souvent des vues toutes différentes pour leur traitement; puisque les fièvres sporadiques devenues plus fréquentes, exigent pour l'ordinaire à peu près le même traitement qui convient à ces fièvres lorsqu'elles sont moins communes; tandis que le traitement des fièvres vraiment épidémiques, varie presque à l'infini comme le caractère de ces fièvres. Qu'il me soit donc permis d'appeler sporadiques, tant les fièvres aiguës qui ont coutume de régner dans un Païs, que les mêmes fièvres devenues populaires, au sens que nous venons de donner à cette expression. Cela posé, je viens à l'objet de ce chapitre.

C'est une chose connue que les altérations passa-

(a) Quelques Auteurs donnent la même idée du mot épidémique, entr'autres Gorrhæus. *definit. Med.*

gères du même climat, y produisent de tems en tems des fièvres épidémiques qui pour la marche, le caractère & les symptômes sont très-différentes de celles qui ont coutume d'y régner. Les altérations successives & permanentes du même climat, y établissent aussi quelquefois en qualité de sporadiques, des fièvres aiguës qui auparavant y étoient étrangères. Par exemple, la fièvre miliaire est actuellement sporadique à Turin; elle n'y étoit pas connue il y a soixante ans. Si donc les altérations du même climat, peuvent y faire régner en différens tems des fièvres aiguës très-différentes les unes des autres; il paroît également certain que les différences considérables & constantes de divers climats, doivent y faire régner des fièvres aiguës sporadiques qui diffèrent très-sensiblement les unes des autres. Ainsi le raisonnement seul devoit faire entrevoir cette vérité qui d'ailleurs est constatée par l'observation. Les exemples qui suivent me paroissent suffisans pour l'établir d'une manière incontestable.

Je commence par la fièvre miliaire; quelques Auteurs l'appellent aussi le pourpre. Cette espèce particulière de fièvre aiguë observée à Leipzig vers 1652 (a), & qui de-là s'est répandue dans toute

*fièvre miliaire
sporadique de n.
exempl.*

(a) Je suis ici l'époque qu'on a coutume de donner à la naissance de la fièvre miliaire, époque qu'on devroit peut-être reculer de beaucoup. On peut voir à ce sujet la sçavante Dissertation de Fanton *de antiquit. & progr. miliarium*. Forestus, dans trois de ses observations, à la fin du sixième Livre, paroît décrire le miliaire avec les symptômes qu'on regarde aujourd'hui comme les plus caractéristiques de cette maladie. Dans une de ces observations il se sert même du mot de pourpre. La seconde est datée de 1556, cent ans avant l'époque qu'on a coutume de donner à son origine. Quoiqu'il en soit, ce qu'il nous importe d'établir, c'est qu'au-

l'Allemagne , en Angleterre , dans plusieurs Provinces de la France , en Savoïe , en Piémont , &c. Cette fièvre, dis-je, nous est encore étrangère, ainsi qu'à plusieurs autres Provinces méridionales de l'Europe. Lorsqu'elle s'établit quelque part, elle débute ordinairement par y être épidémique (a) , & souvent plus pernicieuse aux femmes en couche. J'ai déjà dit plus haut que cette espèce d'éruption si familière ailleurs aux fièvres tant bénignes que malignes des femmes en couche, ne s'observe point ici dans ces sortes de fièvres.

J'ai vu cet hyver à la fin de Février, une pleurésie avec crachement de sang , difficulté de se coucher sur le côté opposé , & des sueurs fréquentes & copieuses , mais non fétides , terminée le cinquième jour par une éruption de pustules miliaires rouges , abondantes , avec démangeaison. Depuis sept à huit ans j'ai vu peut-être trois ou quatre fois des éruptions approchantes de celle-là dans des maladies aiguës. Mais je regarde ces cas particuliers & insolites , comme des espèces d'accidens qui ne peuvent nous autoriser à regarder la fièvre miliaire comme une de nos fièvres aiguës sporadiques ou indigènes : d'autant plus que nous n'avons point encore vu de

jourd'hui cette fièvre est sporadique , commune & très-dangereuse dans certains Pais , tandis qu'on ne l'observe point dans d'autres. Voyez entr'autres Fanton *de antiquit. Ec.* Allioni *de miliarium origine, natura Ec.*

(a) Voyez Hoffman *Opera* tom. 2. pages 73 , 74. Allioni dans l'ouvrage cité , & beaucoup d'autres. Il y a dans le Journal de Médecine de nombreux exemples de l'introduction épidémique de la fièvre miliaire dans différens endroits de la France. Elle n'y est pas toujours décrite sous ce nom , les sueurs copieuses qui lui sont familières lui ont fait plus d'une fois donner le nom de suette.

fièvre miliaire essentielle, régulière, & accompagnée des symptômes qui lui sont propres, & dont on peut voir la description chez une foule de bons Auteurs.

Nous tirerons le second exemple des fièvres catarrhales bénignes & malignes. Les symptômes qui ont fait ainsi nommer ces fièvres sont l'enchiffrement, l'éternuement, la toux, l'enrouement, la terminaison par expectoration. La fièvre catarrhale bénigne n'est point accompagnée des symptômes familiers aux fièvres malignes. On observe le contraire dans les catarrhales malignes. L'extrême abattement, le pouls foible & inégal, les soubresauts des tendons &c., souvent même l'éruption de taches pourprées les distinguent des premières. On peut voir des descriptions très-exactes de ces fièvres chez les meilleurs Auteurs Allemands. Presque tous leurs écrits prouvent qu'elles régneront en qualité de sporadiques en Allemagne, ou du moins dans la plus grande partie de ses Provinces. Je pourrois tomber dans l'erreur, si j'entreprendois de faire l'énumération des Pais où elles ne sont pas sporadiques. Je me contenterai donc d'affirmer qu'elles ne le sont pas ici. Vers la fin de l'hyver de 1765 j'ai vu sept à huit fièvres malignes, dont quelques-unes avoient les symptômes des catarrhales; elles étoient de plus pétéchiiales, peut-être même contagieuses; car dans la même famille cinq personnes en furent attaquées. N'ayant jusqu'à là rien observé de pareil, j'ai cru devoir regarder ces fièvres comme un accident hors du cours ordinaire des choses; en un mot, je les ai considérées comme une espèce d'épidémie avortée.

Le charbon & la fièvre maligne qui l'accompagnent quelquefois, nous fournissent un troisième

fièvre catarrhale
2^e ex.

obs. il s'agit de contag.

fièvre charbonneuse
étrangère au

provinces du nord
de l'Europe.

exemple des différences remarquables qui s'observent entre les fièvres aiguës de différens climats. Cette maladie est sporadique dans ce pais-ci. On l'observe sur-tout chez le menu peuple ; beaucoup plus rarement chez les gens qui sont à leur aise ; on en voit souvent plusieurs en même temps dans notre Hôpital, tandis qu'on n'en trouve pas un seul exemple dans le Journal de l'hôpital de Mr. Storck qui comprend deux années. Je ne me souviens pas non plus d'en avoir vu à Paris, dans le temps que j'y fréquentois les Hôpitaux : ce qui, joint à l'examen des écrits des Médecins de différentes nations, me persuade que cette maladie est étrangère aux Provinces du nord de l'Europe.

La peste n'est
qu'épidémique en
Europe.

On sçait en quatrième lieu que la peste est une espèce de fièvre maligne, qui régne en qualité de sporadique dans quelques contrées de notre hémisphère, & qui est étrangère à l'Europe, & ne s'y observe que comme épidémique, & rarement.

S. Stigmatiques
rad. dans le nord.

Les fièvres *pétéchiales*, nommées aussi par quelques Auteurs *stigmatiques*, *poncticulaires*, *lenticulaires*, nous fournissent un cinquième exemple. On sçait qu'elles tirent leur nom de la grandeur & de la figure des taches pourprées qui leur sont familières. Ces fièvres sont quelquefois bénignes, plus souvent dangereuses, malignes, plus ou moins meurtrières. Pour l'ordinaire l'éruption se fait vers le quatrième ou le cinquième, quelquefois dès le premier ou le second jour, quelquefois aussi vers le sixième ou le septième. De même que dans la petite vérole & le miliaire, ainsi dans les fièvres *pétéchiales* l'éruption est quelquefois critique, suivie de soulagement très-marqué. Souvent aussi elle ne paroît apporter aucun changement en mieux. Il n'y a aucun pais de l'Europe où on n'ait observé de semblables fièvres
épidémiques ;

épidémiques ; mais elles sont *sporadiques* , & pour ainsi dire habituées en Allemagne ; en particulier dans la basse Hongrie. Elles ne sont point *sporadiques* dans ce pays-ci. Il seroit inutile de répéter ici ce que j'ai dit page 47 à la fin de l'article qui concerne les fièvres catarrhales.

Si l'on vouloit nommer *pétéchiales* , toutes les fièvres dans lesquelles on observe des taches de pourpre , il est certain que nous aurions tort de dire que les fièvres *pétéchiales* ne sont point *sporadiques* dans ce pays-ci. Nous observons de tems en tems de pareilles taches , non seulement dans la petite vérole , mais même dans les fièvres malignes. Mais il est aisé de se convaincre que ces fièvres ne doivent pas pour cela être nommées *pétéchiales*. Voici les points principaux qui les différencient. Dans les fièvres *pétéchiales* l'éruption de taches pourprées a lieu chez la plus grande partie des malades , tant chez ceux qui se tirent d'affaire , que chez ceux qui succombent. Dans nos fièvres malignes , ces taches sont un symptôme assez rare , & au nombre des plus mortels. Dans les fièvres *pétéchiales* les taches pourprées sortent très-rarement au-delà du septième jour , le plus souvent vers le quatrième , quelquefois plutôt. Dans nos fièvres malignes elles ont coutume de sortir seulement lorsque la maladie tourne à la mort. Dans les fièvres *pétéchiales* l'éruption des taches est quelquefois suivie d'un soulagement très-considérable : au contraire dans nos fièvres malignes ces taches sont constamment symptomatiques , & annoncent pour l'ordinaire une mort prochaine. Enfin , dans nos fièvres malignes les taches de pourpre sont clair-semées ; elles paroissent principalement au cou , à la poitrine ; elles sont véritablement de couleur

*en quoi le pourpre
diffère des pétéchies.*

pourpre , comme le vin rouge foncé , quelquefois même elles tirent sur le brun. Au contraire dans les fièvres pétéchiales ces taches sont ordinairement d'un rouge de cerise ; elles sont plus nombreuses ; d'ordinaire on en voit beaucoup aux reins & aux fesses. Telles sont les principales différences qu'il y a entre les fièvres pétéchiales proprement dites, & nos fièvres sporadiques malignes dans lesquelles on observe quelquefois des taches pourprées. La comparaison attentive des observations que j'étois à portée de faire sur nos fièvres , avec les descriptions que les meilleurs Auteurs nous ont données des fièvres pétéchiales , m'avoit déjà fait sentir ces différences. Mais l'occasion que j'ai eue l'hyver de 1764 d'observer ici quelques fièvres malignes de ce dernier genre , m'a pleinement convaincu de la réalité des différences que je viens d'établir entre ces sortes de fièvres.

Nous avons parlé ailleurs (a) des fièvres intermittentes pernicieuses , tant de celles qui gardent encore le type intermittent , que de celles qui sous le type de continues , ne sont dans le fait que des fièvres tierces dégénérées. Celles-ci conservent toujours entre elles des points d'analogie très-sensibles ; mais avec cela il s'en faut de beaucoup qu'elles ne soient toujours & par-tout parfaitement semblables. L'observation fait connoître qu'elles régneront dans la saison des intermittentes ; qu'elles ont pour l'ordinaire des redoublemens marqués , soit en tierce , soit en quotidienne ou double tierce ; qu'elles se terminent souvent en vraies intermittentes difficiles à guérir , ou qui du moins reviennent aisément , & à plusieurs reprises. Un

(a) Page 9.

frisson sensible précède pour l'ordinaire chaque redoublement, & alors ces fièvres ont coutume de céder au kinkina bien administré. Quelquefois les redoublemens ne sont point précédés de *frisson*, & alors le kinkina est d'une efficacité moins assurée. Enfin quelquefois après avoir préludé sous le type d'intermittente, la fièvre paroît prendre absolument le type des continues proprement dites & malignes. L'éruption de parotides & de taches pourprées est familière à cette dernière espèce d'intermittente pernicieuse dégénérée en continue, & le kinkina y réussit moins que dans toutes les autres.

Les fièvres intermittentes pernicieuses dont je viens de parler, fournissent un septième exemple des grandes variétés qui s'observent entre les fièvres aiguës *sporadiques* qui régnerent en différens païs. Elles ne sont point sporadiques à Montpellier; elles le sont dans les endroits humides & marécageux (a): d'autant plus communes pour l'ordinaire, & d'autant plus pernicieuses, que le païs est plus couvert d'eaux stagnantes remplies de vase & de végétaux qui pourrissent. Moins communes & moins pernicieuses, si le païs est simplement humide, riche en prairies, arrosé de quelque rivière dont le cours soit lent & le lit rempli de roseaux. La fièvre décrite par nombre d'Auteurs Allemands, sous le nom d'ardente cholérique, quelquefois sous celui de fièvre bilieuse, se rapporte évidemment au genre de fièvre dont il est ici question. Elle se termine souvent en tierce intermittente, comme on l'a remarqué. Et suivant la description qu'en donnent ces Auteurs, elle a un rapport manifeste avec la fièvre

(a) Voyez entr'autres Pujati *de Morbo Naroniano*, Lancisi *de noxiis paludum effluviis*.

intermittente cholérique décrite par Torti (a). Cette fièvre est sans doute sporadique dans plusieurs Provinces de l'Allemagne ; elle ne l'est point ici.

*v. int. très-rare à
Peterbourg aux ind.*

Les fièvres intermittentes, tierces & quartes, si communes dans presque toutes les parties de l'Europe, sont, au rapport de Weitbrecht (b), une chose extraordinairement rare à Peterbourg, quoique la campagne humide & marécageuse qui l'environne paroisse avoir toutes les qualités nécessaires pour produire abondamment de ces fièvres. Cette espèce de fièvre n'est pas moins étrangère aux Indes orientales, suivant le rapport de Bontius (c) qui m'a été confirmé par une personne qui y a demeuré long-tems.

*Cholera morbus
spontané
dans l'Asie
et au Hongrie.*

Le cholera morbus paroît étranger au sujet que nous traitons. On peut cependant le considérer à juste titre comme une fièvre bilieuse très-aiguë, qui fait crise par le vomissement & le cours de ventre, & qui n'a lieu que dans les grandes chaleurs (d). Sous ce point de vue le cholera morbus

(a) *Therap. spec. lib. 3. cap. 1.*

(b) Hinc rarissimè, dit-il, febres tertianas quartanas-ve aut similes ex aère stagnante deduci solitos morbos Petropoli deprehendes. Imo si fortasse in ægrotum talem incideris, ille si non febrem ipsam, certè fomitem secum ipse ex Poloniâ aut Oriente attulit. §. 13. *De febrili constitutione Petechiânte Petropoli anno 1735 grassante. apud Haller. Disp. Med.*

(c) *De Medicinâ Indor. cap. 14.*

(d) On voit que nous ne parlons ici que du cholera morbus spontané, maladie propre aux chaleurs de la canicule, & non de celui qui est produit par quelque chose de pernicieux introduit dans l'estomac, tel que les fruits crus d'été pris en trop grande quantité, quelque liqueur fermentante, comme le moût de bière sans ménagement, quelque poison avalé. *Qui ab ingluvie aut crapulâ, dit Sydenham, nullo temporis discrimine passim excitatur affectus, ratione symptomatum non ab similis, nec eandem curationis methodum respuens, tamen alterius est subsellii.*

a un rapport immédiat à l'objet de ce chapitre , & fournit , si je ne me trompe , un septième exemple des différences remarquables que les variétés des climats mettent entre les fièvres aiguës sporadiques qui y régissent. Boerhave n'en parle pas dans ses Aphorismes , non plus qu'Eller dans ses observations. Junker (*consp. Therap. special.*) n'en traite pas dans un chapitre particulier. Ce qu'il dit , page 516 , n°. 13 , donne lieu de croire qu'il confond notre cholera morbus avec la fièvre qu'il décrit sous le nom d'ardente cholérique , quoique ces deux maladies diffèrent très-manifestement l'une de l'autre. Sa critique déplacée du traitement que Celse propose pour le cholera morbus , ajoute un nouveau degré de vraisemblance à notre soupçon , qu'il n'avoit point de connoissances pratiques de cette maladie. J'ajoute encore que d'après l'examen attentif des chapitres d'Etmuller & d'Hoffman qui traitent du cholera morbus , j'ai jugé de même que ces Auteurs n'avoient point eu de connoissances pratiques , expérimentales de cette maladie (a). Par exemple , lorsqu'Etmuller dit en parlant du pronostic , *periodum observat tertianariam* , &c. il paroît évidemment confondre la fièvre tierce cholérique , avec le cholera morbus , dont la marche est continue. Lorsqu'il dit *cholera quæ sponte sua sine manifestâ causâ externâ corripit ægros , ut plurimum est funesta ac fere lethalis* , lorsqu'Hoffman dit de même *ea (prognosis) in cholerica passione plerumque lethalis*. Ces Auteurs avancent une chose très-contraire à

(a) Nous parlons toujours du cholera morbus spontané , proprement dit , qu'on observe dans les grandes chaleurs.

l'observation: car malgré les symptômes formidables qui accompagnent souvent le cholera morbus que nous observons ici tous les Étés, il est rare que les malades en meurent. Il seroit aisé, mais superflu, de suivre cet examen dans de plus grands détails. Je n'ajoute qu'un mot; c'est que dans les nombreux exemples de cholera morbus qui se trouvent à la fin du chapitre où Hoffman traite de cette maladie, il n'y en a pas un seul qui appartienne véritablement au cholera morbus spontané des grandes chaleurs. D'après ces réflexions, je pense donc que cette maladie bien décrite par Sydenham, & quelques autres Auteurs, ne s'observe pas également par-tout, & qu'il y a lieu de soupçonner qu'elle est étrangère à la Hollande & au nord de l'Allemagne. On trouve dans les institutions cliniques de Ludwig, célèbre Professeur de Leipzig, un passage qui me confirme dans ce soupçon. *In nostris terris, dit-il, vel ipse morbus, vel certè vehementior ejus gradus rariùs occurrìt, in regionibus calidioribus frequentior omnino est.*

aphtes étrangères
ici.

Les aphtes nous fournissent encore un exemple de la grande influence des climats sur les fièvres aiguës. Ce symptôme si grave & si commun dans les fièvres aiguës de certains pays du nord, nous est étranger, comme à tant d'autres Provinces de l'Europe (a). A peine me souviens-je d'avoir vu une fois ou deux chez des adultes malades de fièvres aiguës, sortir des aphtes dans la bouche avec une

(a) *Periti & exercitati viri* (dit VanSwieten N. 982,) *qui in talibus locis (calidioribus) praxim Medicam exercuerant, ad Septentrionales dum pervenerant, mirati sunt morbum hunc quem nunquam viderant. Mibi ipsi olim in patriâ praxim facienti nihil frequentius occurrebat quàm apthas videre in morbis acutis; Viennæ autem per quinque jam annos degenti, ne semel quidem illas adhuc videre contigit.*

salivation très-considérable, & qui paroïssoit avoir quelque chose de critique. J'ai vu aussi, quoique bien rarement, des fluxions scorbutiques succéder à des fièvres aiguës. On observe aussi quelquefois chez les enfans des aphtes très-fâcheuses, qui même dégénèrent chez quelques-uns en gangrene. Mais ces observations particulières ne m'empêchent pas d'affurer que les aphtes, symptôme très-grave de fièvres-aiguës, telles qu'elles sont décrites par Boerahave & son illustre Commentateur, nous sont étrangères. Et je suis intimement persuadé que tout Praticien de ce pais-ci, qui se donnera la peine de lire attentivement le chapitre de Boerahave que je viens d'indiquer, fera du même avis.

On n'observe que bien rarement ici, mais néanmoins on y observe quelquefois dans les fièvres malignes, que le sang épanché dans les premières voies, produit des déjections de sang noir & caillé, quelquefois aussi un vomissement de sang noir & liquide, avec des foiblesses extrêmes. Ce qui ne s'observe que rarement ici, est le symptôme commun & dénommatif de l'espèce particulière de fièvre maligne qui a si souvent ravagé la Vera-Cruz, & qu'on appelle ordinairement vomito - prietto. L'air infecté par des eaux stagnantes, qui en Europe produit si souvent des fièvres intermittentes pernicieuses, soit simples, soit dégénérées en continues & malignes; cette même infection de l'air produisoit à la Vera-Cruz le vomito-prietto. Un Négociant de Cadix, homme très-digne de foi, & qui y a fait plusieurs voïages, m'a assuré en dernier lieu que cette maladie y étoit beaucoup plus rare, depuis qu'un Religieux commis & ensuite récompensé par le Gouvernement, en a fait dessécher les marais.

Je citerai enfin pour dernier exemple, la fièvre

vomito-prietto

fi. jaune

jaunie de l'Amérique. Je n'ai pu jusqu'ici me procurer l'ouvrage de Warren sur cette fièvre ; mais la description que Mr. Lining en a donnée dans le Journal de Médecine (a), suffit pour nous faire connoître à quel point cette espèce de fièvre maligne diffère de celles qu'on a coutume d'observer en Europe. Elle nous fait sentir en même tems, que nous pourrions vraisemblablement rapporter un beaucoup plus grand nombre d'exemples des variétés des fièvres aiguës sporadiques des différens climats ; si nous avions sur les fièvres des autres parties du monde, des ouvrages aussi détaillés que ceux que nous avons sur celles de l'Europe.

Je ne répéterai point ici ce que j'ai dit plus haut, pages 10 & 11 au sujet de l'espèce de fièvre aiguë qui accompagne l'éréfipele à la face ; & je ne chercherai point à grossir minutieusement le nombre des exemples qui confirment la vérité des remarques qui font l'objet de ce chapitre. Je me hâte de passer aux réflexions importantes que suggèrent ces remarques, quelques simples qu'elles puissent paroître.

Les fièvres aiguës sporadiques de différens climats, offrant des variétés très-considérables, il est clair qu'il y a un vice radical dans presque tous nos livres qui les supposent faussement les mêmes par tout, ce qui peut être la source des plus grandes erreurs. Ainsi j'avoue que dans les commencemens de ma pratique à Montpellier, faisant une étude particulière des ouvrages d'Hoffman, j'ai été long-tems dans une espèce de perplexité, ne pouvant concilier ce que j'observois sur nos fiévreux, avec les descriptions des fièvres aiguës que nous donne cet Auteur. Ainsi lorsque Ludwig, dans ses institutions cliniques,

(a) Tom. 8. pag. 408.

cliniques, divise les fièvres continues rémittentes en catarrhale bénigne, catarrhale maligne, pétéchiale, & le pourpre : (j'omets à dessein la peste, la petite vérole, la rougeole & la fièvre scarlatine qu'il fait entrer dans l'énumération de ces fièvres) cette division peut convenir aux fièvres aiguës sporadiques de son pays; mais donnée sans cette restriction, il est certain qu'elle n'est point bonne (a).

J'observe en second lieu, que tout ouvrage sur les fièvres aiguës, fait uniquement d'après les livres, & combien y en a-t-il de cette espèce, ne peut qu'être mauvais; que souvent même il sera d'autant plus mauvais pour le pays où il paroîtra, qu'il aura été compilé d'Auteurs étrangers plus habiles, & qui auront écrit d'après leurs propres observations; qu'il importe au contraire que chaque Auteur s'attache à décrire les fièvres aiguës sporadiques, d'après les observations, telles qu'elles se présentent dans son pays: qu'il ne suppose pas qu'elles sont les mêmes par-tout; qu'il avertisse du contraire; & que pour les descriptions & le traitement des

(a) De pareilles réflexions donnent pour ainsi dire une clef nécessaire pour bien entendre les ouvrages de beaucoup d'Auteurs, & pour sentir les raisons du peu d'accord qu'on trouve souvent entre eux, pour ce qui concerne la description & le traitement des fièvres aiguës. Elles font sentir également à quoi se réduisent nombre de dissertations vagues sur les crises & les jours critiques. Il est certain que dans cette matière, ce qui est vrai dans un pays, peut bien ne l'être pas dans un autre, & que l'autorité d'Hipocrate & de Galien, est un moyen très fautif de se décider sur ce sujet, comme sur une infinité d'autres. Nombre d'Auteurs auroient dû d'ailleurs remarquer que les crises proprement dites ne sont point familières à toutes les espèces de fièvres aiguës. On peut voir ce que nous avons dit à ce sujet, en parlant de la fièvre maligne proprement dite, autrement de la fièvre maligne des jeunes gens, page 31 à la dernière ligne.

crises.

fièvres aiguës sporadiques des autres pays, soit éloignés, soit différens très-notablement du sien, par l'exposition, la situation, &c. il renvoie aux Auteurs observateurs de ces pays-là, qu'il recommande de les prendre pour guides.

On m'objectera sans doute, que les différences qu'on remarque entre les fièvres aiguës sporadiques de différens pays, ne sont que des variétés peu considérables; que ces variétés ne changent pas bien sensiblement le traitement qu'elles exigent; & que sans s'arrêter minutieusement à ces petites différences, il vaut mieux réduire les fièvres aiguës sporadiques de tous les pays à quelques genres peu nombreux, par exemple, aux fièvres putrides, ardentes & malignes (a), & en décrire la marche, les symptômes & le traitement, d'une manière générale qui les embrasse toutes. Mais qu'il est aisé de sentir le peu de solidité d'une pareille objection. Je ne m'arrêterai point à faire remarquer les différences très-considérables du traitement qu'emploient dans les fièvres aiguës, les Médecins de différens pays. Il faut convenir que cette preuve ne paroîtroit pas entièrement décisive pour quiconque sçait évaluer le pouvoir qu'exercent sur nous les préjugés & l'exemple, & la grande part qu'a la nature aux événemens des fièvres aiguës. Mais je soutiens qu'à s'en tenir à leur seule description, il est évident qu'il y a entre les fièvres aiguës sporadiques de différens pays, non de petites variétés, mais des différences très-réelles & très-considérables, qui doivent nécessairement influencer sur leur traitement. On com-

Extrait de l'ouvrage. Considérations sur les maladies aiguës de différens pays.

(a) Les inconvéniens de cette division des fièvres aiguës seront discutés dans le second Mémoire.

menge d'ailleurs à s'appercevoir, jusqu'à quel point cette maniere de généraliser les objets de notre art peut être nuisible. La spéculation généralise les objets. Les connoissances expérimentales, vraiment utiles, suivent pour l'ordinaire une route opposée, & les détaillent d'autant plus qu'elles se perfectionnent davantage. Ainsi je pense qu'un jeune Médecin peut puiser dans l'énumération que nous avons donnée des différentes espèces de fièvres malignes sporadiques qu'on observe dans ce pais-ci, des idées plus positives de ces fièvres, que dans les livres où elles sont toutes englobées indistinctement sous le seul nom de *la fièvre maligne*.

utilité de ce mém.

SECTION TROISIÈME

Sur les fièvres épidémiques (a).

CE n'est pas mon dessein de répéter ici ce qu'on trouve par-tout ailleurs au sujet des fièvres épidémiques. Je me bornerai à une seule réflexion.

Si l'on suivoit la méthode que nous venons d'indiquer dans le chapitre précédent; si dans les traités des fièvres aiguës on s'appliquoit à recueillir les différences remarquables qui se trouvent entre les fièvres aiguës sporadiques de différens pais; il est certain qu'on parviendroit peu à peu à des connoissances beaucoup plus exactes que celles que nous avons jusqu'ici, des grandes variétés de ces fièvres. Et dans le nombre des avantages qu'on pourroit tirer de telles

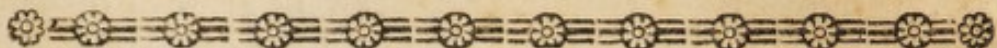
(a) Nous continuons d'employer cette expression dans le sens que nous lui avons donné au commencement de la section précédente.

connoissances, il y en a un qui se rapporte aux fièvres épidémiques.

On sçait que les fièvres aiguës épidémiques qui surviennent dans tel ou tel país, n'ont souvent que peu ou point de rapport, pour la marche & le traitement qu'elles exigent, avec les fièvres aiguës sporadiques qu'on a coutume d'y observer. Mais ces fièvres épidémiques qui sont nouvelles pour le país où elles surviennent, sont sporadiques & pour ainsi dire habituées ailleurs. Ainsi le miliaire habitué en Allemagne, a paru successivement dans nombre d'endroits différens, comme une fièvre épidémique & nouvelle. La peste fièvre sporadique de quelques contrées de la terre, ne paroît que très-rarement dans les différentes Provinces de l'Europe. La fièvre épidémique qui régna en Hollande en 1719 (a), n'étoit autre chose que la tierce bilieuse ou cholérique qui, comme nous l'avons dit plus haut, paroît être sporadique dans quelques Provinces de l'Allemagne. Les fièvres catarrhales bénignes & malignes, sporadiques dans plusieurs des mêmes Provinces, ne s'observent ici que par épidémies, &c. D'où il suit qu'un recueil exact des fièvres sporadiques qui régneront dans les différentes parties de la terre, éclaireroit en même tems tous les Médecins, & les tiendroit pour ainsi dire prêts sur les fièvres épidémiques; & que survenant une telle fièvre, ils sçauroient à quelle fièvre sporadique de tel ou tel país elle se rapporte, & quels Auteurs ils devroient principalement consulter sur leur traitement. Si Sydenham avoit eu un tel secours, de semblables

(a) Koker de morbo epidem. anni 1719. apud Hall. disp. Med.

idées , il ne se feroit peut-être pas trompé, comme il l'a fait , sur la fièvre miliaire , lorsqu'en 1684 elle s'introduisit en Angleterre , où jusqu'alors elle étoit inconnue.



SECOND MÉMOIRE

SUR LES FIÈVRES AIGUES ,

Contenant une revue ou examen critique , des principales dénominations & divisions de ces fièvres , qui ont été en usage , ou qui le sont encore aujourd'hui.

UN des principaux objets du précédent Mémoire , étoit d'indiquer la méthode qui me paroît devoir être suivie dans la description des fièvres aiguës. J'ai tâché de faire sentir que les différences remarquables qu'il y a entre les fièvres aiguës sporadiques de différens Païs, étoient une des causes du peu d'accord des Auteurs , quant à ce qui concerne la description & le traitement des fièvres aiguës ; que l'observation de ces différences avoit été trop négligée , & que quiconque vouloit faire un bon traité des fièvres aiguës , ne devoit jamais la perdre de vûe. Je me propose dans ce second Mémoire de développer une autre cause qui n'a pas moins contribué à retarder les progrès de la Médecine dans l'exacte connoissance des fièvres aiguës. Cette cause consiste dans l'imitation servile & mal-entendue des Anciens , de Galien sur-tout , qui placé , quoiqu'en puissent dire ses admirateurs outrés & ceux d'Hipocrate (a) , placé , dis-je , au

(a) Un nombre infini d'Auteurs célèbres semble s'être fait des

enthousiasme

berceau de la Médecine, n'a pû que défricher la partie de cet Art qui concerne les fièvres aiguës. Ces fièvres infiniment plus compliquées que la plupart des autres maladies, demandoient pour être bien connues, les travaux effectifs & non l'imitation stérile de plusieurs siècles, & que la Médecine fût en même-tems cultivée avec succès, comme elle l'est de nos jours, dans une grande étendue de la terre. Je vais donc tâcher de faire voir comment la servile imitation des Anciens a retardé les progrès de notre Art dans cette partie, & toute la confusion & les contradictions qu'a produit cette imitation, souvent peu exacte & mal entendue. Par conséquent j'exposerai dans ce second Mémoire les réflexions que m'a fait faire sur cet objet, l'examen attentif des principaux ouvrages que nous avons sur les fièvres aiguës. J'ai été long-tems incertain sur

*Épilogue des
médecins pour
hyp. & Gal.*

Anciens, sur tout d'Hipocrate & de Galien, des espèces de Dieux de la Médecine, auxquels rien n'a été caché de ce que renferme l'étendue immense de cet art. Il semblent avoir fait vœu de leur faire hommage de toutes leurs connoissances, & n'être satisfaits de ce qu'ils écrivent, qu'autant qu'ils peuvent l'étaier de quelque passage de ces Auteurs, auquel ils s'efforcent souvent en vain de faire signifier la même chose. Je demande pardon aux illustres Auteurs de ce siècle, qui pourroient avoir adopté une telle manière de penser & d'écrire, si je dis avec autant de franchise ce que j'en pense. Dans le fonds ces Peres de la Médecine, quelques talens, quelque capacité qu'on leur suppose, n'étoient pas d'une nature supérieure à la notre. Riches de leurs travaux & de ceux de tous les âges intermediaires, il est naturel que nous aïons une infinité de connoissances qui leur manquoient, & nous ne pouvons mieux nous montrer leurs dignes imitateurs, qu'en profitant des observations bien faites qu'ils nous ont laissées, & en travaillant sans relâche comme ils l'ont fait de leurs tems, à augmenter le fonds de connoissances que nos Prédécesseurs nous ont transmis, & à purger l'art des erreurs qu'ils y ont introduites.

l'ordre dans lequel je rangerois ces réflexions ; mais enfin je me suis déterminé à les disposer sous les titres des dénominations par lesquelles on a désigné leurs différentes espèces. Je commence par les fièvres ardentes.

SECTION PREMIERE

Des différentes idées qu'on a attaché successivement à cette expression fièvre ardente.

LES Auteurs citent si souvent Hipocrate en parlant de la fièvre ardente, qu'on se persuaderoit aisément que ce Pere de la Médecine employoit le mot *causus* & ses dérivés, précisément dans le même sens que le même mot & ceux de fièvre ardente, ont été employés par Galien & ceux qui l'ont suivi : cependant rien de plus contraire à la vérité. Hipocrate emploie quelquefois le mot *causus*, pour signifier une *fièvre forte*, une *fièvre vive* (a), en un mot pour signifier non l'espèce mais le degré de la fièvre. Mais pour l'ordinaire il s'en sert pour désigner en général les fièvres aiguës dangereuses & meurtrières. Il comprenoit toutes ces fièvres sous la dénomination générale de fièvres ardentes, à-peu-près comme nous les avons comprises avec la plus grande partie des Praticiens fran-

*causus. hyp. est
trouvant par la
une fi. forte & vive*

(a) C'est dans ce sens qu'il prend évidemment le mot *causus* à la fin de l'histoire du premier malade de la troisième Section, du troisième liv. des épid. lorsqu'il dit, *cibor fastidiebat, & continenter febre ardente laborabat.*

sois, sous la dénomination générale de fièvres malignes : ce qui suit naturellement de ce qu'on ne connoît point d'autre expression dont il se soit servi, comme les modernes, pour diviser ces fièvres en différentes espèces. Et d'ailleurs il est aisé de s'en convaincre, en considérant attentivement plusieurs passages de ses ouvrages où cette expression est évidemment employée dans le sens que je viens de dire, principalement dans les premiers livres de ses épidémies. Remarquons en passant, que ses observations sur le pronostic des fièvres ardentes, doivent par conséquent être appliquées aux fièvres aiguës en général ; & que ce seroit abuser, comme on ne l'a que trop fait, de l'érudition, que de les appliquer uniquement à une espèce particulière de fièvre aiguë, qu'on distingueroit sous le nom d'ardente, d'autres fièvres aiguës appelées putrides, malignes &c.

Galien n'est pas toujours d'accord avec lui-même sur la fièvre ardente, & il est clair que ses variations sur cette fièvre, ont été la source du peu d'accord qu'on remarque dans ce que les Auteurs ont écrit sur le même sujet. Pour ce qui concerne la marche de cette fièvre, dans plusieurs endroits il l'a fait tierce continue (a), & néanmoins il parle ailleurs (b) d'une fièvre du genre des ardentes, & qui marche sans redoublemens. Souvent il donne la chaleur brûlante & une soif intarissable, pour les signes caractéristiques de cette fièvre ; & de cette manière il
semble

(a) *Nam exquisita febris ardens, (de Crisib. Lib. 2. Cap. 6) cum omnia alia servet exquisita tertiana indicia, eo solo differt, quod neque cum rigore invadit, neque ad insensibilitatem definit.*

(b) Même chap. un peu plus bas.

semble la distinguer avec précision de toute autre espèce de fièvre aiguë, mais dans d'autres endroits de ses ouvrages, il n'est pas si précis sur la nécessité de ces signes. Il lui suffit que le feu intérieur qui, selon lui, produit cette fièvre, se manifeste par d'autres effets, comme langue sèche, brune, noire, délire, sentiment de chaleur interne, l'assoupissement, le dégoût, peu de fièvre avec des symptômes graves, le froid des extrémités (a). En un mot dans certains endroits de ses ouvrages, il semble restreindre le sens de cette dénomination, tandis qu'ailleurs il paroît l'étendre beaucoup, & lui faire embrasser à-peu-près comme Hipocrate, toutes les fièvres aiguës dangereuses & meurtrières.

Galien n'a point parlé de fièvres malignes, du moins dans le même sens que les modernes. Cependant il n'y a pas lieu de douter qu'il n'en ait beaucoup vu de semblables à celles que nous nommons ainsi, & il est clair que chez lui, elles étoient comprises & traitées sous la dénomination de fièvres ardentes. Bien plus, de même que nous divisons les fièvres aiguës en bénignes & malignes, ainsi Galien semble diviser, quoique très-rarement, les fièvres ardentes en bénignes & malignes. Dans plusieurs endroits de ses Commentaires sur les épidémiques d'Hipocrate, il parle de fièvres ardentes douces, modérées, dont les malades ne mourroient pas. Ailleurs il parle de fièvres ardentes pernicieuses. Enfin en expliquant l'article 35 du troisième Commentaire sur le troisième Livre, *nares pauca stillarunt* il dit, *hoc in comitibus est malignarum ardentium febrium, ut sanguinis eruptio-*

(a) Voyez entr'autres son troisième Commentaire sur le troisième Livre des épid. §. 34 & suivans.

nes lenium ; & en parlant ainsi, il semble prendre précisément l'expression *fièvres ardentes*, dans le même sens que nous celle de *fièvres aiguës*, & les diviser comme nous en bénignes & en malignes, à raison du danger, & des symptômes qui, familiers à ces dernières, ne s'observent pas dans les fièvres bénignes.

Aut. ne sont pas
écrits sur la véri-
table acception d'.

Fernel

Rivière

etmuller.

Galien, comme nous venons de le voir, n'a pas toujours pensé de la même manière au sujet de la fièvre ardente. Les Auteurs qui l'ont suivi sont encore moins d'accord entr'eux. Les uns considèrent cette fièvre, non comme une espèce distincte & particulière de fièvre aiguë, mais plutôt, pour parler le langage des Naturalistes, comme une variété de la fièvre putride, dans le cours de laquelle surviennent les symptômes que nous venons de dire (a). D'autres au contraire en traitent comme d'une fièvre distincte, qui a une marche, des signes, un traitement qui lui sont particuliers. Tels sont la plupart des Auteurs qui ont traité dans un chapitre particulier de la fièvre ardente. Les uns veulent que ce soit une fièvre synoque; *perpetuus*, dit Fernel, & *constans ardor, nec manifestè tertiano motu exandescens*. D'autres veulent qu'elle ait essentiellement des redoublemens en tierce (b). Enfin Rivière en admet de deux espèces, l'une synoque, l'autre avec des redoublemens en tierce.

Etmuller traite des fièvres aiguës sous ces deux titres, *fièvres ardentes*, *fièvres malignes*. En examinant attentivement le premier de ces deux chapitres, on remarque aisément qu'il a compris sous le titre de fièvres ardentes, les fièvres que d'autres Auteurs appellent putrides, tant la synoque,

(a) Entr'autres Plater, Sylvius.

(b) Holier de *de morb. internis*. Boerhave, &c.

que les continues avec redoublement , & qu'il regarde précisément comme la véritable fièvre ardente , celle que Boerhave traite sous le nom de synoque putride. Remarquons en passant qu'il assure que dans ces sortes de fièvres , le pouls est fort & élevé. S'il est petit, dit-il, il y a de la malignité.

Lieutaud.

A considérer ce que Monsieur Lieutaud dit du pouls de la fièvre ardente, *que dans le commencement il est vif, dur & fréquent; mais qu'après quelque-temps il devient foible & irrégulier, avec beaucoup d'accablement* (a). On s'apperçoit aisément que la fièvre qu'il décrit sous le nom d'ardente, auroit été regardée par Etmuller comme une fièvre maligne.

Enfin beaucoup d'Auteurs me paroissent avoir pris le change, en traitant des fièvres ardentes & des fièvres malignes, comme de fièvres parfaitement distinctes & séparées. Ils auroient dû remarquer que les modernes avoient insensiblement appelé malignes, les fièvres que les anciens nommoient ardentes, & que traiter à part de ces fièvres, c'étoit faire deux genres différens de fièvres, de deux dénominations différentes du même genre. Le célèbre Boerhave a imité les anciens avec trop de sagacité pour tomber dans une pareille faute. Il est aisé de voir qu'il a compris & décrit les fièvres malignes des modernes, sous le titre *febris ardens*.

Boerhave!

Ces remarques suffisent pour faire connoître combien la doctrine des Auteurs, sur la fièvre ardente, est peu uniforme. Et on en fera peu surpris, si l'on fait attention que le degré de chaleur

(a) Mr. Fizes dit au contraire, *pulsus magnus est fortis valdè citatus*.

& de soif, qu'on a donné pour symptômes caractéristiques de cette fièvre (a), ne présente à l'esprit rien de fixe & de déterminé, & qu'il n'est guères possible de décider à quel degré de chaleur & de soif une fièvre ne doit plus être appelée *putride* mais *ardente*; sur-tout si l'on remarque d'ailleurs que cette chaleur ne doit pas s'estimer seulement sur celle de l'habitude du corps (qui comme nous disent plusieurs Auteurs, souvent n'est pas fort chaude, quelquefois même est froide,) mais principalement à ses effets, tels que la langue sèche, brune, noire, le délire, la peau aride &c., & sur-tout la soif: encore remarque-t-on que celle-ci est souvent diminuée ou même éteinte par le concours de différentes circonstances.

L'observe encore, avant de finir cet article, que les Auteurs qui parlent des symptômes qui constituent la fièvre typhoïde, comme appartenant uni-

des de l'erreur des
civis médi.

(a) Remarquons au sujet de ces signes, que dans l'origine ils paroissent avoir été plutôt tirés du raisonnement que de l'observation. Le mot grec qui signifie la fièvre, est dérivé du mot qui signifie le feu. En conséquence les Anciens ont été portés à croire que l'essence de la fièvre, consistoit dans la chaleur: ils ont appelé feu brûlant les fièvres les plus dangereuses & meurtrières, & ils ont pensé que les signes de ce feu brûlant, devoient être une chaleur extrême & une soif intarissable. Mais l'observation a dû redresser les Ecrivains observateurs. Aiant remarqué que ces signes n'étoient rien moins que constans, ils ont jugé que quoiqu'ils fussent les effets naturels de ce feu brûlant, néanmoins nombre de circonstances accidentelles pouvoient les empêcher de paroître, & qu'il suffisoit que ce feu brûlant se manifestât par d'autres signes, tels que la langue sèche, &c. Remarquons encore à cette occasion, que cette théorie des Anciens paroît être un des exemples les plus frappans de l'influence des langues sur les opinions.

quement à la fièvre ardente portée au plus haut degré ; j'observe , dis-je , que ces Auteurs sont contredits par l'observation , du moins ceux qui distinguent les fièvres ardentes des fièvres malignes ; car il n'est pas rare d'observer ce signe de mort , dans celles qu'on traite journellement sous ce dernier nom.

SECTION SECONDE

Sur les fièvres putrides.

ON sçait que Galien est le premier des Auteurs dont les écrits nous sont parvenus , qui fait mention des fièvres putrides. Il faisoit consister l'essence de la fièvre dans une chaleur contre nature. Suivant cette idée il divisoit toutes les fièvres en simples ou non putrides, & en putrides. Selon lui les premières étoient occasionnées par un simple échauffement : dans les putrides cet échauffement étoit produit par la corruption, l'altération des humeurs. Il rangeoit dans la première classe l'éphémère, la synoque non putride & la fièvre hectique. Attribuant la première au simple échauffement des esprits (a) ; la seconde, à celui du sang ; enfin l'hectique , à un échauffement de la substance même du cœur. Il rangeoit dans la classe

(a) Il nommoit ainsi le fluide qui roule dans l'aorte & ses branches , le ventricule gauche du cœur & les veines pulmonaires , fluide qu'il croïoit , suivant les idées de ce tems-là , n'être pas de véritable sang , mais quelque chose de plus subtil.

des putrides , toutes les autres fièvres , tant intermittentes que continues , même les fièvres aiguës qu'on appelle symptomatiques (a). Ainsi Galien désignoit sous cette dénomination , de même que la foule qui l'a suivi , une classe & non une espèce particulière de fièvres. N'oublions pas de faire remarquer que dès son origine , cette dénomination avoit été tirée d'une supposition gratuite : car on ne conçoit pas trop , comment dans les fièvres que Galien appelloit simples , un échauffement pourroit s'exciter dans une humeur de lui-même , & sans être produit par quelque changement , quelque altération survenue dans cette humeur.

On peut diviser en deux classes les Auteurs qui depuis Galien jusqu'à nos jours , ont parlé des fièvres putrides. Les uns l'ont copié scrupuleusement , les autres n'ont pas craint de s'en écarter. On voit bien qu'il seroit inutile de discuter les ouvrages des premiers.

Depuis environ un siècle , la signification de cette expression *fièvre putride* a changé peu à peu. Elle signifie à présent , non toute une classe , mais une espèce particulière de fièvre aiguë. Willis est , si je ne me trompe , un des premiers qui l'aient employée dans ce sens. Morton l'a suivi , & après lui beaucoup d'autres : enfin c'est dans ce sens que les Médecins l'emploient tous les jours , lorsqu'interrogés sur la nature d'une maladie , ils répondent , *c'est une fièvre putride*. Mais qu'est-ce qu'une fièvre putride ? Est-on bien d'accord sur la marche , la nature & les signes de l'espèce de fièvre aiguë qu'on doit appeller ainsi ? On va voir

(a) Voyez dans son *Traité de differentiis febrium* le Chapitre 9 du second Livre.

que non, & à quel point les Auteurs diffèrent dans les idées qu'ils nous donnent de cette maladie.

Willis appelle *fièvre putride proprement dite* celle dont la marche est continue sans redoublement. Tout au contraire, Morton tire le caractère de la fièvre putride de sa marche rémittente. Il oppose cette fièvre à la synoque. Il prétend que de sa nature la première est bénigne, tandis que la synoque est toujours plus ou moins maligne. Bien plus, il assure que la rémittente ne devient maligne, qu'autant qu'elle prend le type de la synoque, & que celle-ci ne devient bénigne qu'autant qu'elle dégénère en rémittente (a).

Les anciens n'ont pas toujours été d'accord entr'eux, sur le siège principal de la putridité. L'opinion commune la plaçoit dans les humeurs contenues dans les vaisseaux; d'autres pensoient qu'elle avoit son siège dans les premières voies (b);

*Foyer de la f. put.
où est-il?*

(a) Pour donner une idée des contradictions qu'on trouve chez les Auteurs sur cette matière, non seulement dans les termes, mais dans la substance même des choses, je mettrai ici en opposition avec la doctrine de Morton, ce que dit Sennert en parlant de la synoque putride. *Est hæc febris inter putridas simplicissima & curatu facillima.* Ce qu'il y a de certain, c'est que ce n'est point la marche synoque ou rémittente d'une fièvre aiguë, ce sont les symptômes qui l'accompagnent, qui en déterminent le caractère de bénignité ou de malignité.

(b) *Non nulli vero Medicorum*, dit Alexandre de Tralles, liv. 12. chap. 12., *nullam prorsus in venis putredinem fieri, sed magis in ventre affirmarunt: ejus autem rei fidem faciunt, tum ex vermibus qui in eo generantur, tum ex recrementis subductis quæ & malum odorem, & ad putredinem nihilominus inclinationem representant: indicant hoc quoque vomitus, inquit, qui crebrò tam perfectè febres exciderunt jam alios rursus à febre liberatos ex unâ & solâ sorbitione vel injectione conspexisse. Verum non ex his modò, sed aliis quoque*

Et cette diffention a duré jusqu'à nous. L'Ecole de Montpellier a adopté ce dernier sentiment. Beaucoup d'autres Médecins suivent le premier. Ceux-ci ont appliqué aux fièvres putrides la théorie des modernes sur la dégénération putride alcalescente des humeurs : & ils ont donné le nom de putrides , aux fièvres dans lesquelles ils croient que les signes de cette putridité alcalescente sont évidens (a) ; les fièvres qu'ils décrivent sous ce nom sont des plus pernicieuses ; les putrides de notre École & de nos Praticiens sont assez bénignes (b). Monsieur Fizes (c), suivant l'opinion courante de cette École , veut que les symptomes qui dénotent un amas de mauvais suc dans les premières voies , tiennent le premier rang dans les signes de la fièvre putride.

Par ce seul exposé des différences essentielles qu'on remarque dans la doctrine des Auteurs , au sujet de la fièvre putride , il est aisé de sentir les inconvéniens qu'a eu jusqu'ici cette dénomination , qui prise dès son origine de l'idée qu'on s'étoit formée de l'essence de cette sorte de fièvre ,
de

multis accuratè videre licet , quod venter etiam febrilium à putredine ortarum causa existat , forsan autem aliarum quoque fons & origo existit.

(a) Voyez Huxham , Lientaul & autres.

Les fièvres aiguës à deux genres principaux : putrides & malignes.

(b) Dans le fait , le public & les praticiens réduisent ici les fièvres aiguës à deux genres principaux ; aux putrides & aux malignes. On appelle putrides les fièvres aiguës accompagnées de symptomes qui caractérisent une maladie sérieuse , sans avoir néanmoins rien de bien menaçant pour la vie. On appelle fièvres malignes , celles dans lesquelles il survient de ces symptomes graves qui effraient pour la vie du malade tout Médecin exercé.

(c) *Traët. de Febril.*

de la cause qu'on s'imaginait la produire , introduit nécessairement beaucoup d'hypothétique & d'arbitraire , dans la manière dont chacun l'envisage. Mais , dira-t-on , quand même on se tromperoit sur les causes de cette sorte de fièvres , les symptômes qu'on a donné pour indices de ces causes , n'en seroient pas moins fixes & propres à les caractériser. Examinons les choses sans prévention , délivrons-nous de ce préjugé si funeste au progrès des sciences , qui nous fait regarder ceux qui nous ont précédé avec une vénération stupide , comme s'ils eussent été d'une nature supérieure à la notre , & il ne nous sera pas difficile d'apprécier la plupart de ces signes , & de nous appercevoir qu'ils ne sont rien moins qu'aussi fixes & aussi certains qu'on se l'imaginait : que l'idée qu'on s'étoit formée sur les causes cachées de ces fièvres , les a fait admettre trop légèrement par les Auteurs originaux , & que l'autorité de ceux-ci les a fait adopter sans examen réfléchi , par ceux qui les ont copié.

Considérons en premier lieu les signes qui , suivant Galien & ses copistes , caractérisent les fièvres putrides , & les distinguent des fièvres simples , & nous ferons à ce sujet quelques réflexions qui sont d'autant plus nécessaires , que ces signes ont paru jusqu'à nos jours dans les écrits sur les fièvres putrides , même chez les Auteurs qui entendent par cette expression non une classe , mais une espèce particulière de fièvre. Ces signes sont donc tirés 1°. De ce que ces fièvres commencent sans être occasionnées , comme la fièvre éphémère , par une cause évidente. 2°. De ce qu'elles débutent par un frisson. 3°. De l'inégalité du pouls & de la chaleur. 4°. Des redoublemens.

Signes.

5°. De l'âcreté de la chaleur. 6°. De la vitesse augmentée de la systole des artères. 7°. De la crudité des urines (a).

Il seroit inutile de m'arrêter à discuter les quatre premiers signes, Galien reconnoissant lui-même, que comme ils ne s'observent pas constamment dans les fièvres putrides, ils ne peuvent être regardés comme des signes distinctifs de ces fièvres.

La chaleur âcre qui constitue le cinquième signe n'est pas plus constante. On voit par exemple des fièvres aiguës, & toutes ces fièvres étoient rangées par Galien dans la classe des fièvres putrides, on voit, dis-je, des fièvres aiguës dans lesquelles les malades sont froids. On en voit d'autres dont la chaleur est naturelle, d'autres où elle est plus forte, d'autres où elle est extrême dans certains redoublemens. Quelquefois la chaleur est sèche, quelquefois elle est accompagnée de moiteur, de sueur. Voilà ce qu'on observe chez les malades. Mais l'âcreté de la chaleur me semble un être de raison. Le mot âcre dont les Médecins se servent encore tous les jours en parlant de chaleur, est ici une expression figurée, qui bien appréciée, ne peut signifier autre chose qu'une chaleur forte, une chaleur sèche, espèces de chaleur qui ne sont rien moins que constantes dans toutes les fièvres que les Anciens rangeoient dans la classe des putrides. Mais si l'on emploie cette expression pour signifier que le tact est affecté par cette chaleur, comme le goût par quelque chose d'âcre & de piquant, il me semble qu'on suppose ce qui n'est pas. Les adoucissens dont Galien & ses Disciples accom-

(a) Voyez Galien de diff. febr. Lib. 1. Cap. 7.

pagnent cette expression, *calore quodam modo mordicante*, dit Galien, *quodam modo pungente*, dit Boerhave; ces adouciffemens, dis-je, font assez sentir qu'on n'avoit pas des idées bien précises de cette chaleur âcre, & que ce signe a été plutôt accrédité par l'opinion qu'on avoit conçue de l'espèce de chaleur qui devoit être l'effet de la corruption des humeurs, que par la simple observation.

Je remarque au sujet du fixième signe qui consiste dans la vitesse augmentée de la systole des artères; 1°. Que du tems de Galien & même auparavant, les Médecins étoient partagés sur ce sujet. Les uns prétendant qu'ils ne pouvoient; sentir, suivre l'artère dans sa contraction, & encore moins juger si cette contraction se faisoit avec plus ou moins de vitesse dans telle ou telle fièvre, tandis que Galien & ceux du même parti prétendoient le contraire. 2°. Que ces derniers pensant que les artères communiquoient par une infinité de pores avec la superficie du corps, & que leur diastole servoit à y faire entrer l'air pour le rafraîchissement des esprits, & la systole à l'expulsion des fuliginosités (a); celles-ci étant, suivant leur opinion, beaucoup plus abondantes dans les fièvres occasionnées par la corruption des humeurs, c'étoit une suite naturelle, il étoit

(a) *Sicut nimirum per ora quæ in cute finiuntur, quidquid halituosum humidum-ve excrementum habent, id excernunt, recipiunt autem ex circumdato nobis acre non exiguum in se portionem Gal. de usu pulsuum Cap. v., & ailleurs Chap. iv du même ouvrage. Cujusmodi enim instrumentis spiritus res est inspiratio, ejusmodi arteriis est dilatatio, & ejusmodi illis spiritus emissio, ejusmodi arteriis est contractio.*

pour ainsi dire de l'intérêt de l'hypothèse, que dans ces fièvres la systole se fit avec plus de force & de célérité. 3°. Que les sectateurs de Galien n'ont pas manqué de le copier aussi servilement dans ce point que dans tous les autres. 4°. Enfin, que depuis que la circulation du sang bien connue a fait sentir tout le faux de l'hypothèse des Anciens sur l'usage des mouvemens de diastole & de systole des artères, les meilleurs Auteurs n'ont plus parlé de cette vitesse augmentée de la systole, comme d'un signe distinctif des fièvres putride; ce qui paroît une preuve évidente que ce signe étoit plus soutenu par l'hypothèse, que par une observation libre de préjugé.

Enfin l'observation journalière fait également connoître l'incertitude du dernier signe qui est tiré de la crudité des urines: il n'est point du tout rare d'en voir de naturelles pour la couleur & pour le dépôt dans le commencement des fièvres aiguës: On en voit souvent de telles dans les plus pernicieuses, même peu d'heures avant la mort. Concluons donc que tous ces signes ne peuvent passer pour distinctifs de toutes les fièvres que les Anciens rangeoient dans la classe des putrides. La remarque que fait Galien que les fièvres éphémères dégénèrent quelquefois en fièvres putrides, me paroît une espèce d'aveu tacite que ces signes ne lui paroissent pas aussi certains dans la pratique que dans la théorie.

Examinons actuellement ce que dit le célèbre Boerhave au sujet de la synoque putride. *Cognoscitur, dit-il, calore digitum tangentem quasi pun- gente, pulsu febrili sed inæquali & non ordinato, urinâ crassâ, rubrâ, turbidâ, crudâ, sine sedimento, tempe- rie, ætate, habitu calidis sanguinolentis que.* Sur quoi

nous remarquerons. Premièrement que ces signes ; ainsi que les causes exposées dans le Paragraphe qui précède celui que nous venons de citer , sont pris à-peu-près mot à mot de la fin du chapitre de Fernel où il traite de la synoque putride. Secondement que ces signes sont les mêmes que Galien donnoit pour caractériser , non la fièvre putride des Modernes , mais toute la classe des fièvres putrides , dans laquelle il comprenoit les ardentes , les intermittentes , &c. Que par conséquent l'autorité de Boerhave , de Fernel & de tous les autres qui se sont fait une loi de suivre les Anciens dans la description des fièvres ; l'autorité , dis-je , de tous ces Auteurs , remonte & se réduit pour ainsi dire à celle de Galien qu'ils ont imité. Troisièmement que les réflexions que nous avons faites ci-dessus , au sujet des symptômes que Galien donnoit comme signes communs à toutes les fièvres qu'il rangeoit dans la classe des fièvres putrides , ont une juste application aux mêmes signes considérés comme indices de la synoque putride. Je remarque enfin au sujet de ces dernières paroles du Paragraphe cité , *temperie , ætate , habitu calidis sanguinolentisque* , que sans entrer dans la discussion du système de Galien sur le type des fièvres produites par la corruption du sang , ou de la bile , ou de la pituite , il paroît en général que cette assertion est assez conforme à l'observation. Il est certain que les fièvres synoques s'observent principalement dans les jeunes - gens. On peut voir dans notre premier Mémoire la description que nous avons donnée de la fièvre maligne proprement dite , autrement la *fièvre maligne des jeunes - gens*. Effectivement cette fièvre a souvent une marche synoque : & je suis

persuadé que c'est cette espèce de fièvre que les Praticiens traitoient autrefois , du moins dans ce Pais - ci , sous le nom de synoque putride. Mais , comme je l'ai dit dans ce Mémoire , je crois aussi avoir bien observé que la même espèce de fièvre a quelquefois une marche rémittente , & que s'il est vrai de dire qu'elle attaque les jeunes-gens , on auroit tort au contraire de soutenir qu'elle n'attaque que ceux qui sont d'un tempérament sanguin.

*Doctrines de
Montp.*

Les Médecins qui suivent la doctrine courante de notre École , ne sont pas plus fondés à dire que les symptômes qui indiquent la saburre des premières voies , constituent les signes de la fièvre putride. Car ils tiennent la même doctrine sur les causes des fièvres ardentes , des malignes & même des intermittentes. Ils assurent qu'on y observe les mêmes signes de saburre des premières voies (a). Ces signes ne peuvent donc être regardés comme distinctifs de la fièvre putride. Bien plus si nous suivons l'Écrivain ou le Professeur chez les malades , nous le verrons souvent nommer putrides , des fièvres dans lesquelles il n'y aura ni vomissement ni nausées ni bouche amère , ni même langue chargée , sur - tout dans les commencemens. Et , comme nous l'avons déjà dit , dans le fait on ne distingue guères ici les fièvres aiguës accompagnées de symptômes qui caractérisent une maladie sérieuse qu'en deux espèces , en putrides & malignes. On nomme malignes , celles qui sont accompagnées de symptômes formidables & qui marquent un danger évident. On appelle

(a) Voyez Mr. Fizes *traît. de febr.*

putrides , celles dans lesquelles on n'observe pas de pareils symptomes.

Gardons nous de conclurre des observations précédentes , que la doctrine de la saburre des premières voies est entièrement fausse & inutile. Il est certain que dans le nombre des fièvres aiguës , il n'est point du tout rare d'en observer , dans lesquelles plusieurs symptomes , tels que les nausées , le vomissement , l'anxiété , la défaillance , la syncope même , sont produits par l'abondance & la mauvaise qualité des matières contenues dans les premières voies. Que dans nombre de ces fièvres , on tire des avantages marqués de l'usage des émétiques & des purgatifs , sur-tout au commencement & vers la fin. Mais doit-on pour cela généraliser cette observation , au point de prétendre que toute fièvre aiguë dépend principalement & presque uniquement de cette cause ? Doit-on généraliser la pratique qui en découle au point de purger également dans toutes les fièvres aiguës , & dans tous les tems de ces fièvres , & comme le font quelques-uns des moins habiles , de n'employer presque dans leur cure que cette espèce de remède ? Pour moi je pense que non , & que c'est un exemple de l'abus condamnable qu'on peut faire d'une bonne observation.

La dépravation des humeurs qui paroît tendre à l'alcalescence , & qui se termine par une dépuracion plus ou moins manifeste , fait , suivant M. Lieutaud , le principal caractère de la fièvre putride (a). Que cet habile Médecin juge lui-même , si cette ten-

(a) Précis de la Méd. prat. p. 21.

dance à l'alcalescence , & cette terminaison par une *dépuration plus ou moins manifeste* , sont plus sensibles dans la fièvre qu'il décrit sous le nom de putride , que dans celles qu'il décrit sous les noms d'ardente & de maligne.

Concluons des remarques que nous avons faites jusqu'ici , que la doctrine de nos Auteurs sur les fièvres ardentes & putrides , n'est rien moins qu'uniforme. Qu'à l'égard de la marche, des causes & des signes de la fièvre putride , ils ne sont aucunement d'accord entr'eux. Que pour ce qui concerne la fièvre ardente , les passages nombreux de Galien , réunis & comparés avec ce qu'en ont dit ceux qui l'ont suivi , forment un véritable labyrinthe dans lequel on ne voit qu'embarras , confusion , contradictions : que l'expérience même a donc fait sentir les inconvéniens de ces dénominations prises par nos Auteurs dans des significations si variées ; & que si nous voulons travailler sur un plan plus solide & qui puisse servir à l'avancement de nos connoissances sur cet objet , il est nécessaire de les abandonner , & de nous attacher sur-tout à donner de justes idées des fièvres , par des descriptions suffisamment étendues , & non par de courtes définitions , prises sur-tout des causes cachées , matière éternelle de variations & de contestations.

Il s'en faut de beaucoup que j'aie été le premier à sentir cette vérité. Sydenham , ce digne ami de Locke , par la solidité de son esprit & par son aversion pour ces vaines conjectures , ces hypothèses incohérentes qui ont si fort retardé les progrès de la Médecine ; Sydenham , dis-je , avoit si bien senti les inconvéniens de ces dénominations

tions, qu'il a évité constamment de s'en servir. On trouve dans le Précis de la Médecine pratique de Mr. Lieutaud, un passage qui fait encore connoître que d'habiles Médecins ont pensé comme moi sur cette matière, & qui nous donne des regrets de ce que dans son chapitre sur les fièvres, il n'a pas eu le courage de se soustraire au joug de l'autorité. Je ne suis pas éloigné, dit-il, de penser avec plusieurs sçavans Médecins, qu'on parviendra difficilement à débrouiller ce cahos, si l'on n'abandonne tout ce qui a été dit jusqu'à présent sur cette matière, pour travailler d'après l'observation à nouveaux fraix.

SECTION TROISIÈME

Sur la peste, les fièvres pestilentielles & malignes.

LE mot peste chez les Anciens signifioit toute maladie épidémique & meurtrière. *Neque enim, dit Galien, certi est morbi nomen vulgare vel pestilens, cæterum quicumque uno in loco multos invaserit, vulgaris hic vocatur, qui simul si hoc habeat quod multos perimat, pestis fit (a). Pestis epidemia perniciosa (b).* Peu à peu on a restreint la signifi-

(a) *Com. 3. in Lib. 3. epid. tom. 3. p. 142. édit. de Venise.*

(b) *De vict. ratione in morb. acut. p. 109.* D'où il suit qu'un grand nombre de fièvres épidémiques & meurtrières, décrites par les Modernes sous le nom de fièvres malignes, auroient été pour les Anciens des fièvres pestilentielles. Nos pleurésies, nos dysenteries épidémiques & meurtrières, étoient chez eux des maladies pestilentielles, des pestes.

cation de ce mot : on l'a réservé à l'espèce de fièvre la plus épidémique & la plus meurtrière que nous connoissions en Europe ; & comme l'éruption de bubons , (a) de charbons , de taches pourprées , est familière à cette sorte de fièvre , on l'a souvent nommée , eu égard à la première de ces éruptions , peste inguinale , peste bubonaire ; enfin on l'a nommée simplement la peste. Il y a lieu de croire que c'est à raison de ce qu'on a ainsi beaucoup restreint la signification du mot *peste* , que cette maladie semble aujourd'hui beaucoup moins fréquente qu'elle ne paroîtroit l'avoir été autrefois , à s'en tenir sans examen au rapport des historiens.

Hipocrate ne se sert pas , que je sçache , de cette expression , *fièvres pestilentiellles* , mais il parle de constitutions pestilentiellles , & il décrit sous le nom de *fièvres ardentes* , les fièvres pernicieuses qui regnoient dans de telles constitutions. Ainsi dans la description d'une constitution pestilentielle , 3^e. Sect. du 3^e. Liv. de ses Epid. , il dit , en parlant des fièvres pernicieuses qui regnoient alors , *febrium ardentium quæ tum vgebant* , &c. Galien nomme ces fièvres *pestilentiellles* , mais il ne les considéroit pas pour cela , comme on a fait depuis , comme des fièvres distinctes & séparées des fièvres ardentes. Au contraire elles

(a) Nos plus anciens Auteurs n'en aiant pas fait mention en particulier , il y a lieu de présumer avec Fernel , que le bubon pestilentiel ne s'observoit pas , au moins communément , dans les fièvres pestilentiellles de leur tems. On trouve cependant un passage dans Galien , qui feroit croire que cette espèce de dépôt ne lui étoit pas inconnue. *At bubones* , dit-il , *qui in febribus oriuntur , sunt deteriores sicut in pestilenti statu febribus malignis superveniunt.* Com. in epid. p. 206.

sont comprises selon lui , sous le genre des arden-
tes ; en un mot elles ne sont autre chose que
des fièvres ardentes épidémiques & meurtrières ;
ce dont on peut se convaincre aisément , en lisant
attentivement son Commentaire sur le passage
d'Hipocrate que nous venons de citer.

Nos Auteurs ont à peu près suivi Galien dans
la signification qu'ils ont attribuée à cette ex-
pression , mais néanmoins avec quelques différences
plus ou moins considérables , & qu'il est bon de
faire observer. On a continué d'appeller pestilen-
tielles , les fièvres épidémiques meurtrières. Mais
on les a peu à peu considérées comme distinctes
& séparées des fièvres ardentes , en particulier par
rapport à leur cause qu'on croïoit être un venin.
Fernel a de plus distingué ces fièvres épidémi-
ques & meurtrières en deux espèces , sous les
noms de fièvre pestilentielle & de fièvre maligne.
Selon lui , le nom de *pestilentielle* ne convient
qu'à l'espèce de ces fièvres la plus épidémi-
que & la plus meurtrière , & qui est produite
par une altération de l'air dûe à des causes que
nous jugeons actuellement tout-à-fait inconnues ,
& inaccessibles à nos recherches , mais qu'on
attribuoit de son tems à l'influence des astres.
La fièvre pestilentielle de Fernel , n'est autre chose
que la maladie qu'on connoît aujourd'hui sous le
nom de peste. Il appelloit fièvres *malignes* , les
fièvres épidémiques & meurtrières produites par
des causes sensibles telles que la disette , l'infec-
tion de l'air par l'exhalaison d'eaux stagnantes , de
cadavres , &c. Je ne sçai si la dénomination de
fièvre maligne avoit été employée dans le même sens
par aucun des Auteurs qui l'ont précédé. Nom-
bre de ceux qui l'ont suivi ont encore encheri sur

cette division des fièvres épidémiques meurtrières ; & ils ont établi une différence de degré entre la peste , la fièvre pestilentielle & la fièvre maligne. De sorte que suivant ces Auteurs , la peste est la plus épidémique & la plus meurtrière de toutes , ensuite la fièvre pestilentielle , & en dernier lieu la fièvre maligne. Et de cette manière l'adjectif *malignes* , que les Anciens n'ont employé que très-rarement en parlant des fièvres , & comme équivalent de ces autres adjectifs *pernicieuses* , *mortelles* ; l'adjectif , dis - je , *malignes* , a été insensiblement fixé à signifier une espèce particulière de fièvre.

Jusqu'ici nous avons considéré & discuté la signification de ces expressions , *fièvre pestilentielle* , *fièvre maligne* , par rapport aux fièvres épidémiques ; nous allons maintenant considérer la signification des mêmes expressions , par rapport aux fièvres sporadiques.

On n'a pas été long-tems à s'appercevoir que les fièvres épidémiques & meurtrières sont caractérisées par certains symptômes qui leur sont familiers. Tels sont , suivant les observations de Galien , le coup d'œil hagard & un certain ensemble de toute la physionomie du malade (a) , l'haleine puante , le cours de ventre colliquatif (b) , souvent peu ou point de chaleur à la peau (c) , l'éruption de tubercules , c'est-à-dire de parotides ,

(a) Galien *de prasag. ex puls.*

(b) *In Lib. Hip. 3. de morb. vulg. Com. 3. §. 57.*

(c) Voyez la description de la peste d'Athènes par Thucydides. Galien *Com. sur le sixième Livre des épid. p. 159* , à l'endroit où il discute le sens de l'expression *febres pemphigodes*. Voyez aussi *de Medicam simpl. facult.* à la fin de l'article où il parle de la terre de Samos.

de charbons, la syncope (a), les affections comateuses (b). Tels sont encore, suivant les justes observations de nombre des meilleurs Auteurs, le pouls foible, inégal & fréquent, le vomissement opiniâtre, la surdité, l'enflure du visage, les taches pourprées, les soubresauts des tendons, &c. Voyez la page 12 & suivantes du premier de ces Mémoires.

On a observé pareillement que ces symptomes familiers aux fièvres épidémiques & meurtrières, & qui les distinguent des fièvres épidémiques bénignes; on a observé, dis-je, que ces symptomes sont également familiers aux fièvres sporadiques meurtrières, & les distinguent pareillement des fièvres sporadiques bénignes. On a conclu de là que ces fièvres sporadiques meurtrières avoient un rapport marqué avec les épidémiques meurtrières qu'on appelloit pestilentielle: & en conséquence on a appelé les premières, *pestilentielle sporadique*. Galien, si je ne me trompe, a été le premier à faire cette remarque, & à mettre en usage cette expression (c), quoi qu'il ne l'ait cependant employée que bien rarement. Nombre d'Auteurs l'ont suivi en cela, & ont admis des fièvres *pestilentielle sporadique*. Un plus grand nombre a substitué dans ce cas l'expression de fièvre *maligne*, à celle de fièvre pestilentielle.

Sydenham semble proscrire la fièvre maligne sporadique. Il dit que la fièvre maligne n'est point du tout une maladie de tous les jours: selon lui elle n'est autre chose que la fièvre pestilentielle épi-

(a) *De puls. ad Tirones cap. 2.*

(b) *In Lib. Epid. Com. 3. §. 34 & 37.*

(c) *In Lib. 3. Epid. Com. 3. §. 57.*

démique. Et il observe à ce sujet après Sennert, qu'elle touche de si près à la peste, qu'elle prélude souvent à celle-ci, & que la peste diminuant ensuite de sa violence, elle dégénère en fièvre pestilentielle. Mais malgré une autorité aussi respectable, la doctrine de la foule d'Auteurs dont nous venons de rapporter le sentiment, a prévalu. On a continué de reconnoître que certaines fièvres sporadiques ont un rapport marqué avec les fièvres pestilentielles ou malignes épidémiques. On a donc continué d'admettre, sur-tout en France, des fièvres malignes sporadiques : & cette dénomination y a pris une telle faveur, qu'on peut dire avec vérité qu'on l'applique généralement aujourd'hui à toutes les fièvres aiguës, soit épidémiques, soit sporadiques, qui sont évidemment dangereuses & souvent mortelles ; soit à tort comme le pensent beaucoup de Médecins, & parce qu'on donne un sens trop étendu à cette dénomination ; soit avec raison, comme je pense avec une très-grande partie des Praticiens françois, vu que les fièvres aiguës sporadiques évidemment dangereuses & meurtrières, sont précisément celles qui, par leurs symptômes, ont un rapport marqué avec les fièvres épidémiques & meurtrières que tous les Auteurs appellent pestilentielles ou malignes.

Il suit des remarques que nous avons faites au commencement de cette Section, que les fièvres pestilentielles ou malignes, tant épidémiques que sporadiques, dans l'origine & suivant la doctrine des Anciens, n'étoient autre chose que des fièvres *ardentes meurtrières*, ou, comme Galien dit dans certains endroits, des fièvres *ardentes malignes*. Mais il est arrivé que les fièvres pestilentielles épidémiques étant nommées, pour l'ordinaire, simple-

ment *pestilentielles*, & non *ardentes pestilentielles*; on en a fait de même pour les fièvres *pestilentielles* ou *malignes sporadiques*. Et de cette manière on a oublié peu à peu que ces fièvres n'étoient autre chose que les fièvres *ardentes meurtrières*; on s'est accoutumé à les considérer comme parfaitement distinctes & séparées de celles-ci; on en a traité à part; & compilant en même-tems avec peu de discernement les Anciens dans la description de la fièvre ardente, répétant dans le pronostic de cette fièvre, l'énumération des symptômes qui caractérisent les fièvres *malignes* ou *pestilentielles*, on a confondu & embrouillé tout-à-fait les idées des jeunes Médecins, en leur présentant comme distinctes & séparées, des fièvres qui dans le fait sont les mêmes. Ou plutôt, pour être encore plus précis, à considérer nombre de passages d'Hipocrate & de Galien, nos fièvres *malignes* ne sont autre chose que leur fièvres *ardentes*; à considérer quelques autres passages de Galien, nos fièvres *malignes* sont les fièvres *ardentes malignes* du même Auteur.

Pour se convaincre de la vérité de ce que je viens d'avancer, il suffit de comparer attentivement le pronostic de la fièvre ardente de Boerhave (a), avec les descriptions des fièvres *malignes* qu'on trouve chez nos meilleurs Auteurs. Ce grand homme avoit fait sans doute, comme nous l'avons dit plus haut la même remarque que nous. Il n'a point traité à part des fièvres *malignes*. Il a senti qu'après avoir dit dans son Chapitre de la fièvre ardente, tout ce que les Anciens avoient dit de mieux sur ce sujet, ç'eût été répéter sous une autre dénomination la description des mêmes fié-

(a) Aph. 9. 741.

vres, que de traiter dans un chapitre particulier des fièvres malignes. Il paroît donc nécessaire d'opter, ou de comprendre comme Hipocrate & Galien, dans plusieurs endroits de ses ouvrages, de comprendre, dis-je, toutes les fièvres aiguës dangereuses & meurtrières sous la dénomination de *fièvres ardentes* : ou donnant un peu plus d'étendue au sens de cette expression, & la faisant synonyme avec celles de *fièvres aiguës*, comme ces mêmes Auteurs l'ont fait quelquefois, de diviser les fièvres ardentes en bénignes & malignes ; ou enfin renonçant à la dénomination *fièvres ardentes*, dans les écrits, comme on le fait ici dans la pratique, de fonder, d'asseoir pour ainsi dire, comme nous avons fait, la description des fièvres aiguës, sur leur division générale en bénignes & malignes.

On m'objectera peut-être que j'ai bien tort de disputer sur une distinction aussi précise que celle des fièvres ardentes & des fièvres malignes, dont suivant la meilleure partie de nos Auteurs, les signes caractéristiques sont si différens. Mais qu'il est aisé de répondre à cette objection. En effet de deux choses l'une ; ou vous direz que la chaleur brûlante & la soif intarissable, sont les signes pathognomoniques & inséparables de la fièvre ardente ; & alors vous établissez un genre de fièvre qui n'existe que dans les livres (a). Ou vous conviendrez avec
Galien

(a) Voyez les Notes (a) & (b), pages 68 & 72. Le célèbre M. Fizes entraîné par l'exemple, n'a pas manqué dans son Traité des fièvres, de traiter dans un chapitre particulier, de la fièvre ardente. Mais dans la pratique, je ne me souviens pas de l'avoir vu une seule fois se servir de ce nom pour caractériser l'espèce d'une fièvre aiguë.

Galien que ces symptômes ne sont point du tout inséparables des fièvres ardentes ; que celles dans lesquelles il y a le moins de soif (a) , le moins de chaleur (b) à l'habitude du corps , sont souvent les plus pernicieuses : vous direz avec Hipocrate & Galien que la langue sèche , brune , noire , le délire phrénétique , l'assoupissement léthargique , les soubresauts des tendons , les mouvemens convulsifs , l'éruption de parotides , &c. sont des symptômes qu'on observe dans ces sortes de fièvres : & alors votre description des fièvres ardentes , rentrera évidemment dans celle des fièvres malignes.

Nos Auteurs modernes ne sont pas tous d'accord au sujet des fièvres malignes : ils diffèrent en quelques points qu'il est nécessaire de discuter & d'éclaircir , & qui vont l'être dans l'exposition des questions suivantes.

PREMIERE QUESTION. *Comment doit-on définir les fièvres malignes ?* Si je ne me trompe , on ne peut guères définir ces fièvres , que par leur prétendu caractère insidieux , par leurs causes , par leurs symptômes , ou par leur danger. Ceux qui les définissent par leur caractère insidieux , en donnent une idée peu conforme à celle de nos meilleurs Auteurs , & à l'observation. Dans le fait & en général , les fièvres malignes ne sont point insidieuses pour qui sçait les observer : par une étude suivie de leurs signes , on peut se perfectionner dans le diagnostic de ces fièvres , au point de les suspecter dès le début , & de les reconnoître le plus souvent avec certi-

(a) *In Lib. de morb. vulg. Com. 1. paragr. 30.*

(b) *In Lib. 1. Hip. de morb. vulg. Com. 2. paragr. 75.*

tude dans leur commencement (a) : & s'il arrive quelquefois qu'une telle fièvre enlève le malade inopinément , & sans qu'on en ait prévu le danger ; ce cas est très-rare pour les Médecins instruits , attentifs , exercés : le faire entrer dans la définition de ces fièvres , ce seroit précisément donner l'exception pour la règle. Définir ces mêmes fièvres par leurs causes , dire avec Fernel qu'elles dépendent d'un venin , ce seroit hasarder de se tromper , & s'écarter de la sage retenue de la philosophie moderne ; d'autant plus que l'idée de venin n'est rien moins que précise & bien circonscrite (b). Il vaut mieux sans doute , il est plus dans le goût de la Médecine d'observation , de donner une idée générale de ces fièvres par l'énumération des symptômes qui leur sont familiers & qui servent à les faire reconnoître ; tels que sont le vomissement opiniâtre , les soubresauts des tendons , la foiblesse & l'inégalité du pouls , &c. , ou bien , si l'on veut , une définition plus courte ; on peut encore les définir , *des fièvres dangereuses & meurtrières*. Et dans le fonds cette dernière définition revient à peu près à la pre-

(a) Le commencement d'une fièvre maligne s'étend à plus ou moins de jours , suivant que sa marche est plus ou moins rapide. Ainsi il est assez ordinaire de voir la fièvre maligne avec redoublemens soporeux , nous la nommons aussi la fièvre maligne des vieillards , caractérisée dès le second , le troisième jour , tandis que la fièvre maligne des jeunes gens , lorsqu'elle a une marche fort lente , n'est quelquefois bien développée que vers le dixième jour.

(b) Il est certain que dans ces sortes de fièvres , nos humeurs , ou du moins une partie de nos humeurs , contracte une qualité pernicieuse. Mais malgré cela , on auroit tort de croire en avoir éclairci la nature , en comparant les humeurs ainsi dépravées , avec l'arsenic , ou avec tout autre poison.

mière , puisque les fièvres dangereuses & meurtrières sont précisément celles qui sont caractérisées par les symptômes dont nous venons de parler , & *vice versâ*. Elle est d'ailleurs conforme à la définition que Galien donnoit en général des maladies malignes , & que quelques Auteurs ont appliquée aux fièvres malignes en particulier. Ainsi lorsqu'Etmuller ou le célèbre Monsieur de Haen (a) définissent les fièvres malignes de cette manière , *malignæ dicuntur ille febres quæ insuetis stipantur symptomatibus , & solitis non parent auxiliis* ; qu'est-ce autre chose dans le fonds , que dire qu'on observe dans ces fièvres des symptômes qui sont étrangers aux fièvres bénignes , & que rebelles aux remèdes , elles tuent souvent les malades qui en sont attaqués. Galien lui-même emploie évidemment cette expression dans le même sens que nous , dans un endroit de ses ouvrages où il distingue les fièvres ardentes en bénignes & en malignes (b) ; endroit très-particulier , & dans lequel , comme dans un petit nombre d'autres , il semble donner à la signification de cette expression *fièvres ardentes* , beaucoup plus d'étendue que dans le reste de ses ouvrages , & lui faire embrasser toutes les fièvres aiguës ; de sorte que cette division des fièvres ardentes en bénignes & malignes , semble revenir précisément au même que la division des fièvres aiguës que nous avons adoptée.

(a) De divis. febr.

(b) De morb. vulg. Com. 3. §. 35.... nares pauca stillarunt. Hoc in comitibus est , inquit , *malignarum ardentium febrium* , ut *sanguinis eruptiones lenium*.

SECONDE QUESTION. *L'épidémicité doit-elle entrer dans la définition des fièvres malignes, ainsi que la contagion ?* Dans le nombre de nos Auteurs, il y en a quelques-uns, des Allemands sur-tout, qui font entrer l'épidémicité dans la définition des fièvres malignes, & qui semblent par conséquent n'en point reconnoître de sporadiques. En quoi je pense qu'ils se trompent fort. Selon eux les fièvres malignes sont des fièvres épidémiques meurtrières, qui sont accompagnées de symptômes particuliers qui leur sont familiers, & qui ne s'observent pas dans les fièvres épidémiques bénignes. S'il y a donc des fièvres sporadiques pareillement meurtrières en proportion du nombre des malades qu'elles attaquent, & qui par leurs symptômes se rapportent évidemment aux fièvres épidémiques malignes; il paroît nécessaire de caractériser les premières par la même épithète. Or l'expérience journalière me paroît démontrer qu'il y a effectivement de telles fièvres; que les symptômes qui caractérisent les fièvres épidémiques malignes, & qui les distinguent des fièvres épidémiques bénignes, sont précisément les mêmes qui caractérisent nos fièvres sporadiques dangereuses & meurtrières, & les distinguent des fièvres sporadiques bénignes. Méconnoître cette vérité c'est se refuser à l'évidence. Par exemple, je fus appelé le soir du 28 du mois de Juin dernier, chez une femme du peuple âgée de 50 à 55 ans; elle étoit malade depuis cinq jours. Elle avoit sur la joue gauche un charbon très-considérable couvert de pustules pleines d'une sérosité rougeâtre & transparente. Des environs de ce charbon partoît une enflure œdemateuse & un peu livide, qui s'étendoit sur toute la joue, & particulièrement aux paupières

de ce côté-là , qu'elle avoit à demi fermées. Il y avoit du même côté une parotide très-grosse & très-dure. Le pouls étoit presque naturel , mais un peu intermittent. Point de chaleur à l'habitude du corps. La tête libre mais beaucoup de crainte de la mort. Quatre grains d'émétique qui lui furent donnez ce soir même , ne firent presque aucun effet sensible ; à peine vomit-elle une fois ou deux , & peu de choses. Dans la nuit la tête se prit. Je la trouvai le lendemain à sept heures du matin , dans un délire phrénétique , agitée sans cesse & cherchant à tout moment à sortir du lit ; Le pouls mauvais , foible , inégal & fréquent ; la parotide encore relevée , mais très détendue. Je lui ordonnai , mais sans fruit , une décoction de kinkina très-forte , & édulcorée avec le syrop de kermes : elle mourut ce jour même à quatre heures du soir , & les assistans m'ont rapporté une heure après , que son corps exhaloit une odeur insupportable , même avant de mourir ; qu'immédiatement après elle étoit devenue toute noire (ce sont leurs termes) , & qu'on alloit prendre les mesures nécessaires pour la faire enterrer promptement , & sans attendre les délais ordinaires. Ne seroit-ce pas , pour ainsi dire , fermer les yeux à la lumière , que de méconnoître la conformité frappante qu'il y a entre cette observation particulière & une infinité de cas semblables qu'on trouve décrits chez les Auteurs qui ont traité de la fièvre épidémique la plus pernicieuse de l'Europe. D'ailleurs nous avons remarqué dans la troisième Section de notre premier Mémoire , que telle fièvre aiguë dangereuse & meurtrière est sporadique dans un pays , qui dans le même-tems est épidémique dans un autre. Or il seroit peu

conforme à la droite raison , de caractériser cette fièvre du nom de maligne dans le païs où elle est épidémique , & non dans celui où elle est sporadique : de dire par exemple que la peste de Marseille étoit une fièvre maligne , & que la même espèce de fièvre , sporadique dans plusieurs contrées de la terre , n'y devra être appelée maligne , qu'autant qu'elle y sera devenue épidémique , ou plutôt (pour être fidèles à notre langage) , *populaire* (a). Dira-t-on , pour me servir d'un autre exemple , que le miliaire épidémique qui a été observé à Beauvais , à Cusset en Bourbonnois , étoit une fièvre maligne , sans caractériser du même nom le miliaire sporadique de la Saxe ou d'autres Provinces de l'Europe , lorsqu'il est accompagné de pareils symptômes qui en montrent évidemment le mauvais caractère. Admettant une fois des fièvres malignes sporadiques , il est clair que la contagion ne doit point entrer dans la définition des fièvres malignes en général. L'expérience journalière fait voir que les sporadiques en sont exemptes (b).

TROISIEME QUESTION. *Doit-on dire avec certains Auteurs la fièvre maligne , ou comme nombre d'autres , les fièvres malignes : ou ce qui revient au même , n'y a-t-il qu'une espèce de fièvre maligne , ou y en a-t-il plusieurs ?* Il est certain qu'il ne faut point multiplier

(a) Voyez les pages 43 & 44.

(b) Mercurialis pense de même. Une des différences qu'il établit entre les fièvres pestilentiellles épidémiques & les pestilentiellles sporadiques , c'est que ces dernières ne sont pas contagieuses. On voit bien qu'il emploioit l'expression *fièvre pestilentielle* , dans le même sens que nous celle de *fièvre maligne*.

les distinctions des fièvres sans nécessité; mais aussi faut-il convenir que lorsque des fièvres aussi graves ont une marche & pour ainsi dire une allure différente, & que de plus elles diffèrent sensiblement entr'elles par les symptômes & le degré de danger, & même par le traitement qu'elles exigent, c'est aller au perfectionnement de notre art, que de donner des descriptions séparées de ces fièvres, & de ne les pas confondre. Partant de ce principe, je ne balance point à dire qu'on doit reconnoître différentes espèces de fièvres malignes, non seulement pour les épidémiques, les descriptions de ces sortes de fièvres qui ont été publiées, le prouvent assez; mais même par rapport aux sporadiques. Les observations qu'on trouve sur ce sujet dans le premier de ces Mémoires, prouvent, si je ne me trompe, solidement que ces fièvres offrent des différences très-remarquables, soit qu'on examine simplement les fièvres malignes sporadiques d'un pays, soit qu'on compare entr'elles les fièvres malignes sporadiques de différens pays. Cela étant ainsi, on sent bien qu'il est important de donner des descriptions séparées de chacune de ces espèces de fièvres. Faute de l'avoir fait, les Auteurs sont tombés & ont induit dans les erreurs de diagnostic les plus graves. On a dit, par exemple, que dans la fièvre maligne il y avoit peu de fièvre relativement à la gravité des symptômes; que dans cette fièvre le pouls étoit souvent naturel ou semblable au naturel; & ces observations, qui ne conviennent qu'à quelques espèces de fièvres malignes, ne peuvent être appliquées sans erreur à d'autres espèces des mêmes fièvres.

SECTION QUATRIEME

*Sur les fièvres dites ardente cholérique ,
cholérique , bilieuse , lente nerveuse.*

SOUS le titre de fièvre ardente cholérique ; Hoffman décrit en premier lieu le *cholera morbus*. Le cas qu'il expose au cinquième Paragraphe de l'article *enarrationes morborum*, se rapporte évidemment au *cholera morbus* spontané qu'on observe souvent ici dans les grandes chaleurs. L'étonnement qu'il témoigne de ce que le malade guérit en buvant contre son avis une grande quantité d'eau, confirme encore notre soupçon que cette maladie n'est point du tout commune dans le nord de l'Europe comme ici, & que cet homme illustre n'en avoit point de connoissances pratiques. En second lieu il décrit sous le nom de fièvre ardente cholérique moins aiguë, une espèce de fièvre tierce dégénérée en continue, dont les redoublemens sont remarquables par des anxiétés, des nausées, le vomissement, les déjections bilieuses, les tranchées, en un mot, par des symptômes cholériques, ou approchans de ceux du *cholera morbus*. Cette fièvre est la même que la fièvre cholérique de Torti. C'est la fièvre bilieuse de Stahl & de ses Disciples. Nous avons déjà dit page 9 que cette fièvre n'est pas sporadique à Montpellier. Mais l'automne de 1765, que nous avons eu une épidémie de fièvres tierces de mauvais caractère, on en a observé de cette espèce.

Monfieur

Monsieur Pringle (a) ne paroît pas restreindre, comme Stahl & ses Disciples, la dénomination de *fièvre bilieuse*, à l'espèce de tierce intermittente dégénérée dont nous venons de parler. Il semble l'étendre à tout le genre de fièvres que nous appellons tierces dégénérées. Monsieur Tissot, dans sa *Dissertation de febribus biliosis*, paroît encore employer cette dénomination dans un autre sens. Il lui fait embrasser toutes les fièvres, tant bénignes que d'un mauvais caractère, qui sont rémittentes, & qui donnent des signes de putridité, d'une bile corrompue qui infecte d'abord les premières voies, ensuite la masse du sang. La fièvre épidémique qui régna à Lausanne en 1755, & qu'il décrit sous le nom de *fièvre bilieuse*, ne se rapporte pas aux fièvres intermittentes dégénérées en continues: c'est une fièvre du genre des continues proprement dites.

La fièvre lente nerveuse d'Huxham est évidemment du genre des fièvres malignes. Cet Auteur célèbre en distingue de deux espèces. Dans l'une il voit des signes manifestes de dissolution du sang, & il appelle ces sortes de fièvres *putrides malignes*. Dans celle qu'il appelle *lente nerveuse*, il pense que ce sont les humeurs lymphatiques & nerveuses qui sont affectées, & non le sang. On peut voir dans ses ouvrages les observations sur lesquelles il fonde cette distinction. La fièvre lente nerveuse d'Huxham a un rapport marqué avec l'espèce de fièvre qu'on appelle à Paris la *fièvre maligne* (b): elle a aussi du rapport avec notre *fièvre maligne des jeunes gens*. Mais elle en diffère en certains

(a) *Maladies des Armées*, 2e. part. chap. IV.

(b) Voyez Lorry *de melanchol.* tom. 1. p. 177.

points , entr'autres à raison des causes qui la produisent suivant cet Auteur , & qui ne paroissent point du tout influer dans la production de notre fièvre maligne. Elle en diffère encore à raison de l'éruption miliaire qui est familière à la fièvre lente nerveuse , & qu'on n'observe point ici.

SECTION CINQUIEME

Sur la division des fièvres aiguës , qui se tire de leur type.

GALIEN dans son Traité des différences des fièvres , divise principalement les fièvres continues , à raison de leur marche ou synoque ou avec redoublemens , & ceux-ci marqués en quotidienne , tierce , double-tierce , ou quarte : & cette division est assez conforme à son système. Il vouloit qu'on tirât les principales divisions des fièvres de leur essence , de la cause qui les produit. Et comme il pensoit que la marche synoque d'une fièvre , dépend de l'altération du sang proprement dit , les accès ou redoublemens tierces , de la bile , les quotidiens , de la pituite , les quartes , de l'atrabile ; il étoit naturel qu'il jugeât que cette division des fièvres portoit effectivement sur la nature de ces différentes fièvres , sur les causes qui les produisent.

L'ordre que j'ai suivi dans le premier de ces Mémoires , fait assez connoître que je pense avec nos meilleurs Auteurs , qu'il est essentiel dans la description particulière de chaque espèce de fièvre , de faire mention de la marche qu'elle a coutume d'observer. Mais qu'il y auroit de grands inconvéniens qu'il seroit superflu de détailler , à fon-

der leur description sur une telle division.

Conclusion de ce Mémoire.

IL me reste actuellement à résumer en peu de mots les principaux objets de ce Mémoire , & à rassembler sous un point de vûe , les raisons qui m'ont déterminé à fonder , comme j'ai fait dans le premier Mémoire , la description des fièvres continues essentielles aiguës , sur leur division générale en bénignes & malignes. On sçait déjà le jugement que nous portons sur leur division en simples, putrides, ardentes & malignes. Nous avons fait voir que dans l'origine la distinction des fièvres en simples & putrides , étoit fondée sur une supposition gratuite. Nous avons observé combien d'idées différentes on avoit attaché successivement , & on attachoit encore à cette dénomination *fièvres putrides* ; qu'il s'en falloit beaucoup que les Auteurs ne fussent d'accord entr'eux & avec la nature sur les signes distinctifs de ces fièvres ; que les uns appelloient évidemment ardentes , des fièvres que d'autres nommoient putrides ; que nos fièvres putrides seroient ailleurs des fièvres continues simples ; que les fièvres putrides d'autres païs , seroient nommées ici fièvres malignes ; qu'à consulter l'ensemble des ouvrages d'Hipocrate , il est clair que chez cet Auteur ces expressions *fièvres aiguës* , *fièvres ardentes* , sont souvent synonymes , & que la dernière embrasse toutes les fièvres continues aiguës dangereuses & meurtrières ; que Galien , quoique souvent d'accord avec Hipocrate sur ce point , avoit néanmoins dans plusieurs endroits de ses ouvrages , réservé , pour ainsi dire , l'idée de la fièvre ardente ,

tant en en donnant des signes distinctifs tirés de la seule théorie, qu'en introduisant d'autres espèces de fièvres aiguës dangereuses, telles sur-tout que la synoque putride; que la foule de ses copistes l'avoit imité en cela, supposant toujours fausement que sur ce point la doctrine étoit conforme à celle d'Hipocrate; que les Modernes avoient encore augmenté la confusion; que leurs fièvres malignes avoient été traitées par les Anciens sous le nom de fièvres ardentes; que Galien même nommoit quelquefois ardentes malignes, les fièvres aiguës pernicieuses; que les Modernes avoient donc eu tort de copier les Anciens sur les fièvres ardentes, & de parler des fièvres malignes comme d'espèces de fièvres aiguës distinctes & séparées des premières; qu'enfin il étoit nécessaire de revenir sur nos pas, à moins de vouloir perpétuer l'embarras & la confusion qui ne régnoient que trop dans les ouvrages que nous avons sur cette matière, & qu'il falloit opter, ou abandonner dans les écrits, comme dans la pratique, l'expression *fièvres ardentes*, & décrire toutes les fièvres aiguës dangereuses & meurtrières, sous la dénomination générale de *fièvres malignes*. Ou retenant le langage des Anciens, les décrire sous le nom de *fièvres ardentes*. Ou même encore, donnant plus d'étendue au sens de cette dernière expression, lui faire embrasser toutes les fièvres aiguës, & pour lors diviser, comme l'a fait Galien dans quelques endroits, les fièvres ardentes en bénignes & malignes. On voit bien que ces trois divisions générales des fièvres aiguës, ne diffèrent que par l'énoncé, & que dans le fonds elles reviennent parfaitement au même.

Le premier avantage de notre division générale

des fièvres aiguës en bénignes & malignes, c'est que dans le fait, dans la pratique, elle se trouve à peu près établie en France, sur-tout à Montpellier. On n'y parle point de fièvres ardentes chez les malades : les fièvres aiguës n'y sont guères caractérisées que sous les noms de putrides & de malignes. Or dans le fait, & comme nous l'avons déjà fait remarquer, la dénomination de putride est ici dans la pratique, à peu près synonyme avec celle de bénigne. Il est vrai que dans les écrits, dans les leçons, pliant sous le joug de l'autorité, on ne manque pas de parler aussi de la fièvre ardente ; on ne manque pas de dire que la fièvre putride est dangereuse, quelquefois mortelle. Mais il n'en est pas de même chez les malades. D'ailleurs la saburre des premières voies, & les signes qui l'indiquent, se rencontrent également, suivant la doctrine de nos Auteurs, soit dans les fièvres putrides, soit dans les fièvres malignes. A quels signes distingue-t-on donc ici les premières de celles-ci ? Dans le fait on ne reconnoît les fièvres malignes qu'aux signes qui annoncent un danger manifeste, tels que l'assoupissement, les soubresauts des tendons, les parotides, &c. Les plus habiles possèdent un grand nombre de ces signes qui leur servent à *suspecter*, souvent même à *reconnoître* avec certitude le caractère de ces fièvres, dans le commencement. Les moins habiles n'en possèdent qu'un petit nombre. Il leur arrive souvent qu'ayant nommé une fièvre *putride* dans la plus grande partie de son cours, ils ne la nomment *maligne* que tout à la fin, lorsque l'éruption d'une parotide symptomatique, de taches pourprées, un pouls très-mauvais, ou autres signes de cette espèce, annoncent une mort prochaine.

Dans le fait on ne reconnoît donc les fièvres malignes , qu'à l'ensemble des signes qui annoncent un danger manifeste , & on ne doit point demander ici de signe pathognomonique : car pour ce qui concerne le pouls naturel , la marche insidieuse dont on parle dans tant de livres , nous avons fait voir combien il seroit déplacé de caractériser ou définir les fièvres malignes par de tels signes. La peste elle-même n'est-elle pas une fièvre maligne ? J'en appelle à tous les Médecins ; quel est l'homme sensé , qui connoissant les descriptions que nous en avons , n'en tirera pas le caractère de sa marche très-aiguë , & de l'ensemble des symptômes formidables qu'elle présente. La définir par le pouls naturel ou semblable au naturel , la définir par son caractère insidieux , ne seroit-ce pas , comme nous l'avons dit plus haut , en parlant des fièvres malignes , donner précisément l'exception pour la règle.

Le ton tranchant & décidé , imposant au peuple de tous les états , mène bien à la fortune ; mais ce n'est pas toujours le ton de la vérité. Il faut donc être de bonne foi & souvent modeste dans une profession telle que la notre , & sur-tout dans le cas dont il s'agit ici. Il faut avouer sans détour que les fièvres bénignes & malignes , ne sont pas toujours caractérisées dès leur commencement de manière à ne pouvoir s'y méprendre. Il n'en est pas de ces fièvres comme d'autres maladies , telles que la pleurésie , le cholera morbus , la dysenterie , qui sont constamment accompagnées des symptômes qui les caractérisent. Il y a des fièvres malignes développées dès leur début ; il y en a qu'on ne peut que suspecter dans leur commencement ; il y en a même , mais

elles sont rares , qui à en juger sur l'état présent de nos connoissances , marchent dans leur commencement tout-à-fait sous les apparences d'une fièvre bénigne. Bien plus , il y a des fièvres qui étant dans le fonds d'un caractère assez bénin , débntent d'une manière à faire craindre pour leurs suites , les Médecins les plus habiles. Il faut convenir de ces faits. Il faut être ordinairement fort réservé à porter un jugement décidé sur le caractère d'une fièvre aiguë commençante ; il ne faut point sur-tout accuser témérairement son confrère , de s'être mépris sur le caractère d'une telle fièvre , dans son commencement. Mais il ne faut pas dire pour cela que notre division générale des fièvres aiguës en bénignes & malignes doit être rejetée ; puisque les inconvéniens dont nous venons de parler , tiennent à la nature même de ces fièvres , dont la forme n'est rien moins que constante , & qui diffèrent les unes des autres par des nuances infinies. On doit remarquer d'ailleurs que ces inconvéniens ne nous sont point particuliers. La division des fièvres aiguës en putrides & malignes , qu'on suit ici dans la pratique , ne diffère de la notre que par l'énoncé (a) , & par les fausses idées de théorie qu'on y attache. Et les inconvéniens dont nous venons de parler , seroient infiniment multipliés , si l'on vouloit s'obstiner à retenir la division des mêmes fièvres en putrides , ardentes & malignes.

Si l'on veut bien se rappeler que les fièvres malignes des Modernes ont été traitées par Hippocrate , & par Galien dans nombre de ses ouvrages , sous le nom de fièvres ardentes : que celui-

(a) Voyez ce qui a été dit sur ce sujet page 78.

ci donnant même quelquefois à l'expression *fièvres ardentes*, la même étendue que nous à celle de *fièvres aiguës*, il divise ensuite les fièvres ardentes en bénignes & malignes: on doit convenir que notre division générale des fièvres aiguës, ne s'éloigne guère de ces idées des Anciens, & que nos fièvres malignes sont précisément les ardentes malignes de Galien. Mais les travaux des âges intermédiaires ont mis ce siècle à portée de perfectionner cette division générale des fièvres aiguës, en sous-divisant les fièvres bénignes & malignes en différentes espèces qui ont une marche, des signes particuliers qui les caractérisent. Suivant nos remarques, ces sous-divisions des fièvres aiguës, pour être bien faites & conformes à l'observation, ne doivent point être les mêmes par-tout. On ne doit point perdre de vue les différences remarquables des fièvres aiguës sporadiques de différens Païs: & tout bon traité des fièvres, doit contenir à part une description exacte de ces fièvres, telles qu'on les observe dans le Païs où l'on écrit. Ce même traité doit contenir aussi des remarques sur les différences des fièvres aiguës sporadiques de différens Païs, qui aiant toujours entr'elles un rapport marqué pour le fonds des signes qui en caractérisent le danger ou la bénignité, ont néanmoins des symptômes particuliers qui les distinguent. Enfin ce même traité doit encore contenir une description des principales espèces de fièvres épidémiques, tirée des Auteurs qui les ont observées; & comme nous l'avons déjà dit, page 60, la description de ces fièvres, rentrera souvent dans celle des fièvres sporadiques de différens Païs.



